

LA BOËTIE

Discours de

la servitude

volontaire

MILLE . ET . UNE . NUITS

# **Discours de la servitude volontaire ou le contr'un**

Par  
Étienne de La Boétie (1530-1563)

Rédigé entre 1546 et 1555  
Publié entre 1574 et 1576

Paris, juillet 2011

Institut Coppet  
[www.institutcoppet.org](http://www.institutcoppet.org)

Avant propos et annotations de  
Charles TESTE (1836)

Cette œuvre est diffusée sous  
licence Creative Commons

# Présentation de l'œuvre

Encyclopédie Wikipedia

Le Discours de la servitude volontaire constitue une remise en cause de la légitimité des gouvernants, que La Boétie appelle « maîtres » ou « tyrans ». Quelle que soit la manière dont un tyran s'est hissé au pouvoir (élections, violence, succession), ce n'est jamais son bon gouvernement qui explique sa domination et le fait que celle-ci perdure. Pour La Boétie, les gouvernants ont plutôt tendance à se distinguer par leur impéritie. Plus que la peur de la sanction, c'est d'abord l'habitude qu'a le peuple de la servitude qui explique que la domination du maître perdure. Ensuite viennent la religion et les superstitions. Mais ces deux moyens ne permettent de dominer que les ignorants. Vient le « secret de toute domination » : faire participer les dominés à leur domination. Ainsi, le tyran jette des miettes aux courtisans. Si le peuple est contraint d'obéir, les courtisans ne doivent pas se contenter d'obéir mais doivent aussi devancer les désirs du tyran. Aussi, ils sont encore moins libres que le peuple lui-même, et choisissent volontairement la servitude. Ainsi s'instaure une pyramide du pouvoir : le tyran en domine cinq, qui en dominent cent, qui eux-mêmes en dominent mille... Cette pyramide s'effondre dès lors que les courtisans cessent de se donner corps et âme au tyran. Alors celui-ci perd tout pouvoir acquis.

Dans ce texte majeur de la philosophie politique, repris à travers les âges par des partis de colorations diverses, La Boétie oppose l'équilibre de la terreur qui s'instaure entre bandits, égaux par leur puissance et qui se partagent à ce titre le butin des brigandages, à l'amitié qui seule permet de vivre libre. Le tyran, quant à lui, vit dans la crainte permanente : n'ayant pas d'égaux, tous le craignent, et par conséquent, il risque à chaque instant l'assassinat. Elias Canetti fera une peinture similaire du « despote paranoïaque » dans son chef d'œuvre, Masse et puissance.

Si La Boétie est toujours resté, par ses fonctions, serviteur fidèle de l'ordre public, il est cependant considéré par beaucoup comme un précurseur intellectuel de l'anarchisme et de la désobéissance civile. Également, et surtout, comme l'un des tout premiers théoriciens de l'aliénation.

Pour comprendre les intentions qui conduisent Étienne de la Boétie à écrire le « Discours de la Servitude Volontaire ou le Contr'un », il faut remonter au drame qui a lieu vers 1548. « En 1539, François Ier, roi de France, tente d'unifier la gabelle. Il impose des greniers à sel près de la frontière espagnole, dans les régions qui en sont dépourvues. En réaction de cette tentative des soulèvements ont lieu. Le premier en 1542, puis le plus grand en 1548 à Bordeaux ». Le connétable de Montmorency rétablit l'ordre de manière impitoyable. Si l'on s'en rapporte à l'écrivain Jacques-Auguste de Thou, ce serait sous l'impression de ces horreurs et cruautés commises à Bordeaux, que la Boétie compose le « Discours de Servitude Volontaire ».

Beaucoup s'imaginent que la servitude est forcée, alors qu'elle est toute volontaire. En tout cas c'est ce que la Boétie veut prouver dans son « Discours ». En effet, la question qu'il se pose, touche à l'essence même de la politique : « pourquoi obéit-on ? ». On admet généralement comme allant de soi l'existence d'un pouvoir absolu et on omet de se demander d'où vient l'obéissance. Un homme ne peut asservir un peuple si ce peuple ne s'asservit pas d'abord lui-même.

Bien que la violence soit son moyen spécifique, elle seule ne suffit pas à définir l'État. C'est à cause de la légitimité que la société lui accorde que les crimes sont commis. Il suffirait à l'homme de ne plus vouloir servir pour devenir libre ; « Soyez résolus à ne plus servir, et vous voilà libres ». À cet égard la Boétie tente de comprendre pour quelles raisons l'homme a perdu le désir de retrouver sa liberté. Le « Discours » a pour but d'expliquer cette soumission.

Tout d'abord la Boétie distingue trois sortes de tyrans : « Les uns règnent par l'élection du peuple, les autres par la force des armes, les derniers par succession de race ». Les deux premiers se comportent comme en pays conquis. Ceux qui naissent rois, en général ne sont guère meilleurs, puisqu'ils ont grandi au sein de la tyrannie. C'est ce dernier cas qui intéresse la Boétie. Comment se fait-il que le peuple continue à obéir aveuglément au tyran ? Il est possible que les hommes aient perdu leur liberté par contrainte, mais il est quand même étonnant qu'ils ne luttent pas pour regagner leur liberté.

La première raison pour laquelle les hommes servent volontairement, c'est qu'il y a ceux qui n'ont jamais connu la liberté et qui sont « accoutumés à la sujétion ». La Boétie décrit dans son « Discours » : « Les hommes nés sous le joug, puis nourris et élevés dans la servitude, sans regarder plus avant, se contentent de vivre comme ils sont nés et ne pensent point avoir d'autres

biens ni d'autres droits que ceux qu'ils ont trouvés ; ils prennent pour leur état de nature l'état de leur naissance ».

La seconde raison, c'est que sous les tyrans les gens deviennent « lâches et efféminés ». Les gens soumis n'ont ni ardeur ni pugnacité au combat. Ils ne combattent plus pour une cause mais par obligation. Cette envie de gagner leur est enlevée. Les tyrans essaient de stimuler cette pusillanimité et maintiennent les hommes stupides en leur donnant du « pain et des jeux ». Ces absolutistes iront même jusqu'à dire qu'ils ont le pouvoir de guérir certaines maladies ; par exemple Hugues Capet, le premier Roi de France, prétendait avoir le pouvoir de guérir la maladie des écrouelles.

La dernière raison est sans doute la plus importante, car elle nous dévoile le ressort et le secret de la domination, « le soutien et fondement de toute tyrannie ». Le tyran est soutenu par quelques hommes fidèles qui lui soumettent tout le pays. Ces hommes sont appelés par le tyran pour être « les complices de ses cruautés » ou se sont justement rapprochés du tyran afin de pouvoir le manipuler. Ces fidèles ont à leur tour des hommes qui leur sont obéissants. Ces derniers ont à leur dépendance d'autres hommes qu'ils élèvent en dignité. À ces derniers est donné le gouvernement des provinces ou « le maniement des deniers ». Ce maniement est attribué à ces hommes « afin de les tenir par leur avidité ou par leur cruauté, afin qu'ils les exercent à point nommé et fassent d'ailleurs tant de mal qu'ils ne puissent se maintenir que sous leur ombre, qu'ils ne puissent s'exempter des lois et des peines que grâce à leur protection ».

Tout le monde est considéré comme tyran. Ceux qui sont en bas de la pyramide, les fermiers et les ouvriers, sont dans un certain sens « libres » : ils exécutent les ordres de leurs supérieurs et font du reste de leur temps libre ce qui leur plaît. Mais « s'approcher du tyran, est-ce autre chose que s'éloigner de sa liberté et, pour ainsi dire, embrasser et serrer à deux mains sa servitude » ? En d'autres termes, ceux qui sont en bas de l'échelon sont bien plus heureux et en quelque sorte bien plus 'libres' que ceux qui les traitent comme des « forçats ou des esclaves ». « Est-ce là vivre heureux ? Est-ce même vivre ? », se demande la Boétie. Ces favoris devraient moins se souvenir de ceux qui ont gagné beaucoup auprès des tyrans que de ceux qui, « s'étant gorgés quelque temps, y ont perdu peu après les biens et la vie ».

Par ailleurs il est impossible de se lier d'amitié avec un tyran, parce qu'il est et sera toujours au-dessus. « Il ne faut pas attendre de l'amitié de celui qui a le cœur assez dur pour haïr tout un royaume qui ne fait que lui obéir. Mais

ce n'est pas le tyran que le peuple accuse du mal qu'il souffre, mais bien ceux qui le gouvernent. » Pour achever son « Discours » la Boétie a recours à la prière. Il prie un « Dieu bon et libéral pour qu'il réserve là-bas tout exprès, pour les tyrans et leurs complices, quelque peine particulière ».

## Avant propos

Un mot, frère lecteur, qui que tu sois, et quelles que puissent être d'ailleurs ta position ici-bas et tes opinions personnelles ; car, bien que d'ordinaire et proverbialement parlant, tous les frères ne soient pas cousins, toujours est-il qu'en dépit de la distribution si bizarrement faite dans ce monde des titres et des calomnies, des décorations et des emprisonnements, des privilèges et des interdictions, des richesses et de la misère, il faut bien, malgré tout, reconnaître que, pris ensemble (in globo), nous sommes tous naturellement et chrétiennement frères. Lamennais l'a dit et prouvé, en termes si éloquents, si admirables, que jamais, non jamais, cette tant maudite machine qu'on appelle presse, ne pourra trop les reproduire.

Ne pense donc pas que ce soit pour t'amadouer que je débute ainsi, dans cet avant-propos, en t'apostrophant du nom de frère. La flatterie n'est pas mon fort et bien m'en a déjà cuit de ma franchise, dans ce siècle de duplicité et de mensonges. Bien m'en cuira peut-être encore d'ajouter au livre, qui n'est pas mien, et que j'entreprends, trop témérairement sans doute, de rajeunir pour donner un plus libre cours aux vieilles, mais indestructibles vérités qu'il renferme.

Je voudrais pouvoir te faire comprendre tout mon embarras dans l'exécution de ce dessein que j'ai médité longtemps avant d'oser l'accomplir. Je suis déjà vieux, et n'ai jamais rien produit. Suis-je plus bête que tant d'autres qui ont écrit des volumes où l'on ne trouve pas même une idée ? je ne le crois pas. Mais sans avoir jamais reçu d'instruction dans aucune école, ni aucun collègue, je me suis formé de moi-même par la lecture. Heureusement, les mauvais livres n'eurent jamais d'attraits pour moi, et le hasard me servit si bien que jamais aussi, d'autres que les bons ne tombèrent sous ma main. Ce que j'y trouvai me rendit insupportables toutes les fadaïses, niaiseries ou turpitudes qui abondent dans le plus grand nombre. J'ai pris du goût pour ces moralistes anciens qui ont écrit tant de bonnes et belles choses, en style si naïf, si franc, si entraînant, qu'il faut s'étonner que leurs œuvres, qui pourtant ont eu leur effet, n'en aient pas produit davantage. Le nouveau,

dans les écrits du jour, ne m'a plu, parce que, selon moi, ce n'est pas du nouveau, et qu'en effet, dans les meilleurs, rien ne s'y trouve qui n'ait été déjà dit et beaucoup mieux par nos bons devanciers. Pourquoi donc faire du neuf, quand le vieux est si bon, si clair et si net, me disais-je toujours ? Pourquoi ne pas lire ceux-là ; ils me plaisent tant à moi ; comment se fait-il qu'ils ne plaisent de même à tout le monde ? Quelque fois il m'a pris envie, par essai seulement, d'en lire quelques passages à ces pauvres gens qui ont le malheur de ne pas savoir lire. J'ai été enchanté de cette épreuve. Il fallait voir comme ils s'ébahissaient à les ouïr. C'était pour eux un vrai régal que cette lecture. Ils la savouraient au mieux. C'est qu'à la vérité, j'avais soin de leur expliquer, aussi bien qu'il m'était possible, le vrai sens caché parfois sous ce vieux langage malheureusement passé de mode. Telle est l'origine de la fantaisie qui me prend aujourd'hui.

Mais combien de fois, tout résolu que j'étais dans ce dessein, j'ai dû abandonner l'œuvre, parce qu'en effet, je m'apercevais à chaque pas que je gâtai l'ouvrage, et, qu'en voulant badigeonner la maison, je la dégradais. Aussi, lecteur, tu ne me sauras jamais assez de gré de ma peine dans l'exécution d'un travail si ingrat où je n'ai persisté que par dévouement, car j'ai l'intime conviction que le mets que je t'offre est bien inférieur, par cela seul que je l'ai arrangé à ton goût. C'était pour moi un vrai crève-cœur semblable à celui que doit éprouver un tailleur qui, plein d'enthousiasme et d'engouement pour ces beaux costumes grecs et romains que le grand Talma a mis en si bonne vogue sur notre théâtre, est obligé, pour satisfaire à la capricieuse mode, de tailler et symétriser les mesquins habillements dont nous nous accoutrons. Encore celui-là nous en donne-t-il pour notre argent ; il fait son métier pour vivre, et moi je n'ai entrepris cette fatigante et pénible transformation que pour ton utilité. Je ne regretterai ni mon temps, ni ma peine, si j'atteins ce but qui est et sera toujours mon unique pensée.

Au lieu de m'étendre si longtemps sur ce point où la bonne intention suffisait, ce me semble, pour justifier le téméraire méfait, j'aurais dû te parler, me diras-tu peut-être, du mérite de l'auteur dont je viens t'offrir l'antique enfant drapé à la moderne : Faire son apologie, vanter ses talents, prôner ses vertus, exalter sa gloire, encenser son image, c'est là ce que font chaque jour nos habiles de l'Institut, non envers leurs confrères vivants, car l'envie les entre-dévore, mais envers les défunts. C'est la tâche obligée de chaque immortel nouveau-né pour l'immortel trépassé, lors de son entrée dans ce prétendu temple des sciences où viennent s'enfouir plutôt que s'entre-nourrir

les talents en tous genres, et qu'on pourrait appeler à plus juste titre le *campo santo* <sup>1</sup> de nos gloire littéraires. Mais serait-ce à moi, chétif, d'imiter ces faiseurs de belles phrases, ces fabricants d'éloges de commande qu'ils débitent si emphatiquement ? Ce n'est pas que je n'eusse un plus beau thème qu'eux, car je pourrais, en deux mots, te faire le portrait de mon auteur, et te dire en style non-académique, mais laconien : « Il vécut en Caton et mourut en Socrate. » Mais entrer dans d'autres détails, je ne le pourrais, et quel que fut l'art que je misse à te parler de ce bon Estienne de La Boétie, je serais toujours fort au-dessous de mon sujet. Je préfère donc te le faire connaître en te rappelant tout simplement ce qu'en a dit-on tant bon ami Montaigne dans son chapitre : de l'Amitié, et en reproduisant ici, par extrait, quelques-uns des lettres où ce grand génie, ce profond moraliste, ce sage philosophe nous dit les vertus de sa vie et le calme de sa mort. J'espère qu'après avoir lu ces extraits<sup>2</sup>, tu me seras gré de m'être occupé de rajeunir l'œuvre de La Boétie, que tu seras même indulgent pour les imperfections et que je t'offre de très grand cœur. Fais-lui néanmoins bon accueil, plus pour l'amour de toi, que de moi-même.

Ton frère en Christ et en Rousseau,  
Ad Rechastelet.

Charles TESTE

## Discours de la servitude volontaire

« Il n'est pas bon d'avoir plusieurs maîtres ; n'en ayons qu'un seul ; qu'un seul soit le maître, qu'un seul soit le roi. »

Voilà ce que déclara Ulysse en public, selon Homère<sup>3</sup>.

S'il eût dit seulement : « Il n'est pas bon d'avoir plusieurs maîtres », c'était suffisant. Mais au lieu d'en déduire que la domination de plusieurs ne peut être bonne, puisque la puissance d'un seul, dès qu'il prend ce titre de maître, est dure et déraisonnable, il ajoute au contraire :

« N'ayons qu'un seul maître... »

Il faut peut-être excuser Ulysse d'avoir tenu ce langage, qui lui servait alors pour apaiser la révolte de l'armée : je crois qu'il adaptait plutôt son discours aux circonstances qu'à la vérité<sup>4</sup>. Mais à la réflexion, c'est un malheur extrême que d'être assujéti à un maître dont on ne peut jamais être assuré de la bonté, et qui a toujours le pouvoir d'être méchant quand il le voudra. Quant à obéir à plusieurs maîtres, c'est être autant de fois extrêmement malheureux. Je ne veux pas débattre ici la question tant de fois agitée, à savoir « si d'autres sortes de républiques sont meilleures que la monarchie ». Si j'avais à la débattre, avant de chercher quel rang la monarchie doit occuper parmi les divers modes de gouverner la chose publique, je demanderais si l'on doit même lui en accorder aucun, car il est difficile de croire qu'il y ait rien de public dans ce gouvernement où tout est à un seul. Mais réservons pour un autre temps cette question qui mériterait bien un traité à part, et qui provoquerait toutes les disputes politiques.

Pour le moment, je voudrais seulement comprendre comment il se peut que tant d'hommes, tant de bourgs, tant de villes, tant de nations supportent quelquefois un tyran seul qui n'a de puissance que celle qu'ils lui donnent, qui n'a pouvoir de leur nuire qu'autant qu'ils veulent bien l'endurer, et qui ne pourrait leur faire aucun mal s'ils n'aimaient mieux tout souffrir de lui que de le contredire. Chose vraiment étonnante – et pourtant si commune qu'il faut plutôt en gémir que s'en ébahir, de voir un million d'hommes misérablement asservis, la tête sous le joug, non qu'ils y soient contraints par une force

majeure, mais parce qu'ils sont fascinés et pour ainsi dire ensorcelés par le seul nom d'un, qu'ils ne devraient pas redouter – puisqu'il est seul – ni aimer – puisqu'il est envers eux tous inhumain et cruel. Telle est pourtant la faiblesse des hommes : contraints à l'obéissance, obligés de temporiser, ils ne peuvent pas être toujours les plus forts. Si donc une nation, contrainte par la force des armes, est soumise au pouvoir d'un seul – comme la cité d'Athènes le fut à la domination des trente tyrans<sup>5</sup>, il ne faut pas s'étonner qu'elle serve, mais bien le déplorer. Ou plutôt, ne s'en étonner ni ne s'en plaindre, mais supporter le malheur avec patience, et se réserver pour un avenir meilleur.

Nous sommes ainsi faits que les devoirs communs de l'amitié absorbent une bonne part de notre vie. Il est raisonnable d'aimer la vertu, d'estimer les belles actions, d'être reconnaissants pour les bienfaits reçus, et de réduire souvent notre propre bien-être pour accroître l'honneur et l'avantage de ceux que nous aimons, et qui méritent d'être aimés. Si donc les habitants d'un pays trouvent parmi eux un de ces hommes rares qui leur ait donné des preuves d'une grande prévoyance pour les sauvegarder, d'une grande hardiesse pour les défendre, d'une grande prudence pour les gouverner ; s'ils s'habituent à la longue à lui obéir et à se fier à lui jusqu'à lui accorder une certaine suprématie, je ne sais s'il serait sage de l'enlever de là où il faisait bien pour le placer là où il pourra faire mal ; il semble, en effet, naturel d'avoir de la bonté pour celui qui nous a procuré du bien, et de ne pas en craindre un mal.

Mais, ô grand Dieu, qu'est donc cela ? Comment appellerons-nous ce malheur ? Quel est ce vice, ce vice horrible, de voir un nombre infini d'hommes, non seulement obéir, mais servir, non pas être gouvernés, mais être tyrannisés, n'ayant ni biens, ni parents, ni enfants, ni leur vie même qui soient à eux ? De les voir souffrir les rapines, les paillardises, les cruautés, non d'une armée, non d'un camp barbare contre lesquels chacun devrait défendre son sang et sa vie, mais d'un seul ! Non d'un Hercule ou d'un Samson, mais d'un hommelet souvent le plus lâche, le plus efféminé de la nation, qui n'a jamais flairé la poudre des batailles ni guère foulé le sable des tournois, qui n'est pas seulement inapte à commander aux hommes, mais encore à satisfaire la moindre femmelette ! Nommerons-nous cela lâcheté ? Appellerons-nous vils et couards ces hommes soumis ? Si deux, si trois, si quatre cèdent à un seul, c'est étrange, mais toutefois possible ; on pourrait peut-être dire avec raison : c'est faute de cœur. Mais si cent, si mille souffrent l'oppression d'un seul, dira-t-on encore qu'ils n'osent pas s'en prendre à lui, ou qu'ils ne le veulent pas, et que ce n'est pas couardise, mais plutôt mépris

ou dédain ?

Enfin, si l'on voit non pas cent, non pas mille hommes, mais cent pays, mille villes, un million d'hommes ne pas assaillir celui qui les traite tous comme autant de serfs et d'esclaves, comment qualifierons-nous cela ? Est-ce lâcheté ? Mais tous les vices ont des bornes qu'ils ne peuvent pas dépasser. Deux hommes, et même dix, peuvent bien en craindre un ; mais que mille, un million, mille villes ne se défendent pas contre un seul homme, cela n'est pas couardise : elle ne va pas jusque-là, de même que la vaillance n'exige pas qu'un seul homme escalade une forteresse, attaque une armée, conquière un royaume. Quel vice monstrueux est donc celui-ci, qui ne mérite pas même le titre de couardise, qui ne trouve pas de nom assez laid, que la nature désavoue et que la langue refuse de nommer ?...

Qu'on mette face à face cinquante mille hommes en armes ; qu'on les range en bataille, qu'ils en viennent aux mains ; les uns, libres, combattent pour leur liberté, les autres combattent pour la leur ravir. Auxquels promettez-vous la victoire ? Lesquels iront le plus courageusement au combat : ceux qui espèrent pour récompense le maintien de leur liberté, ou ceux qui n'attendent pour salaire des coups qu'il donnent et qu'ils reçoivent que la servitude d'autrui ? Les uns ont toujours devant les yeux le bonheur de leur vie passée et l'attente d'un bien-être égal pour l'avenir. Ils pensent moins à ce qu'ils endurent le temps d'une bataille qu'à ce qu'ils endureraient, vaincus, eux, leurs enfants et toute leur postérité. Les autres n'ont pour aiguillon qu'une petite pointe de convoitise qui s'émousse soudain contre le danger, et dont l'ardeur s'éteint dans le sang de leur première blessure. Aux batailles si renommées de Miltiade, de Léonidas, de Thémistocle<sup>6</sup>, qui datent de deux mille ans et qui vivent encore aujourd'hui aussi fraîches dans la mémoire des livres et des hommes que si elles venaient d'être livrées hier, en Grèce, pour le bien des Grecs et pour l'exemple du monde entier, qu'est-ce qui donna à un si petit nombre de Grecs, non pas le pouvoir, mais le courage de supporter la force de tant de navires que la mer elle-même en débordait, de vaincre des nations si nombreuses que tous les soldats grecs, pris ensemble, n'auraient pas fourni assez de capitaines aux armées ennemies ? Dans ces journées glorieuses<sup>7</sup>, c'était moins la bataille des Grecs contre les Perses que la victoire de la liberté sur la domination, de l'affranchissement sur la convoitise<sup>8</sup>.

Ils sont vraiment extraordinaires, les récits de la vaillance que la liberté met au cœur de ceux qui la défendent ! Mais ce qui arrive, partout et tous les

jours : qu'un homme seul en opprime cent mille et les prive de leur liberté, qui pourrait le croire, s'il ne faisait que l'entendre et non le voir ? Et si cela n'arrivait que dans des pays étrangers, des terres lointaines et qu'on vînt nous le raconter, qui ne croirait ce récit purement inventé ?

Or ce tyran seul, il n'est pas besoin de le combattre, ni de l'abattre. Il est défait de lui-même, pourvu que le pays ne consente point à sa servitude. Il ne s'agit pas de lui ôter quelque chose, mais de ne rien lui donner. Pas besoin que le pays se mette en peine de faire rien pour soi, pourvu qu'il ne fasse rien contre soi. Ce sont donc les peuples eux-mêmes qui se laissent, ou plutôt qui se font malmener, puisqu'ils en seraient quittes en cessant de servir. C'est le peuple qui s'asservit et qui se coupe la gorge ; qui, pouvant choisir d'être soumis ou d'être libre, repousse la liberté et prend le joug ; qui consent à son mal, ou plutôt qui le recherche... S'il lui coûtait quelque chose pour recouvrer sa liberté, je ne l'en presserais pas ; même si ce qu'il doit avoir le plus à cœur est de rentrer dans ses droits naturels et, pour ainsi dire, de bête redevenir homme. Mais je n'attends même pas de lui une si grande hardiesse ; j'admets qu'il aime mieux je ne sais quelle assurance de vivre misérablement qu'un espoir douteux de vivre comme il l'entend. Mais quoi ! Si pour avoir la liberté il suffit de la désirer, s'il n'est besoin que d'un simple vouloir, se trouvera-t-il une nation au monde qui croie la payer trop cher en l'acquérant par un simple souhait ? Et qui regretterait sa volonté de recouvrer un bien qu'on devrait racheter au prix du sang, et dont la perte rend à tout homme d'honneur la vie amère et la mort bienfaisante ? Certes, comme le feu d'une petite étincelle grandit et se renforce toujours, et plus il trouve de bois à brûler, plus il en dévore, mais se consume et finit par s'éteindre de lui-même quand on cesse de l'alimenter, de même, plus les tyrans pillent, plus ils exigent ; plus ils ruinent et détruisent, plus où leur fournit, plus on les sert. Ils se fortifient d'autant, deviennent de plus en plus frais et dispos pour tout anéantir et tout détruire. Mais si on ne leur fournit rien, si on ne leur obéit pas, sans les combattre, sans les frapper, ils restent nus et défaits et ne sont plus rien, de même que la branche, n'ayant plus de suc ni d'aliment à sa racine, devient sèche et morte.

Pour acquérir le bien qu'il souhaite, l'homme hardi ne redoute aucun danger, l'homme avisé n'est rebuté par aucune peine. Seuls les lâches et les engourdis ne savent ni endurer le mal, ni recouvrer le bien qu'ils se bornent à convoiter. L'énergie d'y prétendre leur est ravie par leur propre lâcheté ; il ne leur reste que le désir naturel de le posséder. Ce désir, cette volonté commune

aux sages et aux imprudents, aux courageux et aux couards, leur fait souhaiter toutes les choses dont la possession les rendrait heureux et contents. Il en est une seule que les hommes, je ne sais pourquoi, n'ont pas la force de désirer : c'est la liberté, bien si grand et si doux ! Dès qu'elle est perdue, tous les maux s'ensuivent, et sans elle tous les autres biens, corrompus par la servitude, perdent entièrement leur goût et leur saveur. La liberté, les hommes la dédaignent uniquement, semble-t-il, parce que s'ils la désiraient, ils l'auraient ; comme s'ils refusaient de faire cette précieuse acquisition parce qu'elle est trop aisée.

Pauvres gens misérables, peuples insensés, nations opiniâtres à votre mal et aveugles à votre bien ! Vous vous laissez enlever sous vos yeux le plus beau et le plus clair de votre revenu, vous laissez piller vos champs, voler et dépouiller vos maisons des vieux meubles de vos ancêtres ! Vous vivez de telle sorte que rien n'est plus à vous. Il semble que vous regarderiez désormais comme un grand bonheur qu'on vous laissât seulement la moitié de vos biens, de vos familles, de vos vies. Et tous ces dégâts, ces malheurs, cette ruine, ne vous viennent pas des ennemis, mais certes bien de l'ennemi, de celui-là même que vous avez fait ce qu'il est, de celui pour qui vous allez si courageusement à la guerre, et pour la grandeur duquel vous ne refusez pas de vous offrir vous-mêmes à la mort. Ce maître n'a pourtant que deux yeux, deux mains, un corps, et rien de plus que n'a le dernier des habitants du nombre infini de nos villes. Ce qu'il a de plus, ce sont les moyens que vous lui fournissez pour vous détruire. D'où tire-t-il tous ces argus<sup>9</sup> qui vous épient, si ce n'est de vos rangs ? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper, s'il ne vous les emprunte ? Les pieds dont il foule vos cités ne sont-ils pas aussi les vôtres ? A-t-il pouvoir sur vous, qui ne soit de vous-mêmes ? Comment oserait-il vous assaillir, s'il n'était d'intelligence avec vous ? Quel mal pourrait-il vous faire, si vous n'étiez les receleurs du larron qui vous pille, les complices du meurtrier qui vous tue et les traîtres de vous-mêmes ? Vous semez vos champs pour qu'il les dévaste, vous meublez et remplissez vos maisons pour fournir ses pilleries, vous élevez vos filles afin qu'il puisse assouvir sa luxure<sup>10</sup>, vous nourrissez vos enfants pour qu'il en fasse des soldats dans le meilleur des cas, pour qu'il les mène à la guerre, à la boucherie, qu'il les rende ministres de ses convoitises et exécuteurs de ses vengeances<sup>11</sup>. Vous vous usez à la peine afin qu'il puisse se mignarder dans ses délices et se vautrer dans ses sales plaisirs. Vous vous affaiblissez afin qu'il soit plus fort, et qu'il vous tienne plus rudement la bride plus courte. Et

de tant d'indignités que les bêtes elles-mêmes ne supporteraient pas si elles les sentaient, vous pourriez vous délivrer si vous essayiez, même pas de vous délivrer, seulement de le vouloir.

Soyez résolu à ne plus servir, et vous voilà libres. Je ne vous demande pas de le pousser, de l'ébranler, mais seulement de ne plus le soutenir, et vous le verrez, tel un grand colosse dont on a brisé la base, fondre sous son poids et se rompre<sup>12</sup>.

Les médecins conseillent justement de ne pas chercher à guérir les plaies incurables, et peut-être ai-je tort de vouloir ainsi exhorter un peuple qui semble avoir perdu depuis longtemps toute connaissance de son mal – ce qui montre assez que sa maladie est mortelle. Cherchons donc à comprendre, si c'est possible, comment cette opiniâtre volonté de servir s'est enracinée si profond qu'on croirait que l'amour même de la liberté n'est pas si naturel.

Il est hors de doute, je crois, que si nous vivions avec les droits que nous tenons de la nature et d'après les préceptes qu'elle nous enseigne, nous serions naturellement soumis à nos parents, sujets de la raison, sans être esclaves de personne. Chacun de nous reconnaît en soi, tout naturellement, l'impulsion de l'obéissance envers ses père et mère. Quant à savoir si la raison est en nous innée ou non – question débattue amplement par les académies et agitée par toute l'école des philosophes, je ne pense pas errer en disant qu'il y a dans notre âme un germe naturel de raison. Développé par les bons conseils et les bons exemples, ce germe s'épanouit en vertu, mais il avorte souvent, étouffé par les vices qui surviennent. Ce qu'il y a de clair et d'évident, que personne ne peut ignorer, c'est que la nature, ministre de Dieu, gouvernante des hommes, nous a tous créés et coulés en quelque sorte dans le même moule, pour nous montrer que nous sommes tous égaux, ou plutôt frères. Et si, dans le partage qu'elle a fait de ses dons, elle a prodigué quelques avantages de corps ou d'esprit aux uns plus qu'aux autres, elle n'a cependant pas voulu nous mettre en ce monde comme sur un champ de bataille, et n'a pas envoyé ici bas les plus forts ou les plus adroits comme des brigands armés dans une forêt pour y malmener les plus faibles. Croyons plutôt qu'en faisant ainsi des parts plus grandes aux uns, plus petites aux autres, elle a voulu faire naître en eux l'affection fraternelle et les mettre à même de la pratiquer, puisque les uns ont la puissance de porter secours tandis que les autres ont besoin d'en recevoir. Donc, puisque cette bonne mère nous a donné à tous toute la terre pour demeure, puisqu'elle nous a tous logés dans la même maison, nous a tous formés sur le même modèle afin que

chacun pût se regarder et quasiment se reconnaître dans l'autre comme dans un miroir, puisqu'elle nous a fait à tous ce beau présent de la voix et de la parole pour mieux nous rencontrer et fraterniser et pour produire, par la communication et l'échange de nos pensées, la communion de nos volontés ; puisqu'elle a cherché par tous les moyens à faire et à resserrer le nœud de notre alliance, de notre société, puisqu'elle a montré en toutes choses qu'elle ne nous voulait pas seulement unis, mais tel un seul être, comment douter alors que nous ne soyons tous naturellement libres, puisque nous sommes tous égaux ? Il ne peut entrer dans l'esprit de personne que la nature ait mis quiconque en servitude, puisqu'elle nous a tous mis en compagnie.

À vrai dire, il est bien inutile de se demander si la liberté est naturelle, puisqu'on ne peut tenir aucun être en servitude sans lui faire tort : il n'y a rien au monde de plus contraire à la nature, toute raisonnable, que l'injustice. La liberté est donc naturelle ; c'est pourquoi, à mon avis, nous ne sommes pas seulement nés avec elle, mais aussi avec la passion de la défendre.

Et s'il s'en trouve par hasard qui en doutent encore – abâtardis au point de ne pas reconnaître leurs dons ni leurs passions natives, il faut que je leur fasse l'honneur qu'ils méritent et que je hisse, pour ainsi dire, les bêtes brutes en chaire, pour leur enseigner leur nature et leur condition. Les bêtes, Dieu me soit en aide, si les hommes veulent bien les entendre, leur crient : « Vive la liberté ! » Plusieurs d'entre elles meurent aussitôt prises. Tel le poisson qui perd la vie sitôt tiré de l'eau, elles se laissent mourir pour ne point survivre à leur liberté naturelle. Si les animaux avaient entre eux des prééminences, ils feraient de cette liberté leur noblesse. D'autres bêtes, des plus grandes aux plus petites, lorsqu'on les prend, résistent si fort des ongles, des cornes, du bec et du pied qu'elles démontrent assez quel prix elles accordent à ce qu'elles perdent. Une fois prises, elles nous donnent tant de signes flagrants de la connaissance de leur malheur qu'il est beau de les voir alors languir plutôt que vivre, et gémir sur leur bonheur perdu plutôt que de se plaire en servitude. Que veut dire d'autre l'éléphant lorsque, s'étant défendu jusqu'au bout, sans plus d'espoir, sur le point d'être pris, il enfonce ses mâchoires et casse ses dents contre les arbres, sinon que son grand désir de demeurer libre lui donne de l'esprit et l'avise de marchander avec les chasseurs : à voir s'il pourra s'acquitter par le prix de ses dents et si son ivoire, laissé pour rançon, rachètera sa liberté ?

Nous flattons le cheval dès sa naissance pour l'habituer à servir. Nos caresses ne l'empêchent pas de mordre son frein, de ruer sous l'éperon

lorsqu'on veut le dompter. Il veut témoigner par là, ce me semble, qu'il ne sert pas de son gré, mais bien sous notre contrainte. Que dire encore ? « Même les bœufs, sous le joug, geignent, et les oiseaux, en cage, se plaignent. » Je l'ai dit autrefois en vers...

Ainsi donc, puisque tout être pourvu de sentiment sent le malheur de la sujétion et court après la liberté ; puisque les bêtes, même faites au service de l'homme, ne peuvent s'y soumettre qu'après avoir protesté d'un désir contraire, quelle malchance a pu dénaturer l'homme – seul vraiment né pour vivre libre – au point de lui faire perdre la souvenance de son premier état et le désir de le reprendre ?

Il y a trois sortes de tyrans.

Les uns règnent par l'élection du peuple, les autres par la force des armes, les derniers par succession de race. Ceux qui ont acquis le pouvoir par le droit de la guerre s'y comportent – on le sait et le dit fort justement comme en pays conquis. Ceux qui naissent rois, en général, ne sont guère meilleurs. Nés et nourris au sein de la tyrannie, ils sucent avec le lait le naturel du tyran et ils regardent les peuples qui leur sont soumis comme leurs serfs héréditaires. Selon leur penchant dominant – avarés ou prodigues, ils usent du royaume comme de leur héritage. Quant à celui qui tient son pouvoir du peuple, il semble qu'il devrait être plus supportable ; il le serait, je crois, si dès qu'il se voit élevé au-dessus de tous les autres, flatté par je ne sais quoi qu'on appelle grandeur, il décidait de n'en plus bouger. Il considère presque toujours la puissance que le peuple lui a léguée comme devant être transmise à ses enfants. Or dès que ceux-ci ont adopté cette opinion, il est étrange de voir combien ils surpassent en toutes sortes de vices, et même en cruautés, tous les autres tyrans. Ils ne trouvent pas meilleur moyen pour assurer leur nouvelle tyrannie que de renforcer la servitude et d'écarter si bien les idées de liberté de l'esprit de leurs sujets que, pour récent qu'en soit le souvenir, il s'efface bientôt de leur mémoire. Pour dire vrai, je vois bien entre ces tyrans quelques différences, mais de choix, je n'en vois pas : car s'ils arrivent au trône par des moyens divers, leur manière de règne est toujours à peu près la même. Ceux qui sont élus par le peuple le traitent comme un taureau à dompter, les conquérants comme leur proie, les successeurs comme un troupeau d'esclaves qui leur appartient par nature.

Je poserai cette question : si par hasard il naissait aujourd'hui quelques gens tout neufs, ni accoutumés à la sujétion, ni affriandés à la liberté,

ignorant jusqu'au nom de l'une et de l'autre, et qu'on leur proposât d'être sujets ou de vivre libres, quel serait leur choix ? Sans aucun doute, ils préféreraient de beaucoup obéir à la seule raison que de servir un homme, à moins qu'ils ne soient comme ces gens d'Israël qui, sans besoin ni contrainte, se donnèrent un tyran<sup>13</sup>. Je ne lis jamais leur histoire sans en éprouver un dépit extrême qui me porterait presque à être inhumain, jusqu'à me réjouir de tous les maux qui leur advinrent. Car pour que les hommes, tant qu'ils sont des hommes, se laissent assujettir, il faut de deux choses l'une : ou qu'ils y soient contraints, ou qu'ils soient trompés. Contraints par les armes étrangères comme le furent Sparte et Athènes par celles d'Alexandre, ou trompés par les factions comme le fut le gouvernement d'Athènes, tombé auparavant aux mains de Pisistrate<sup>14</sup>. Ils perdent souvent leur liberté en étant trompés, mais sont moins souvent séduits par autrui qu'ils ne se trompent eux-mêmes. Ainsi le peuple de Syracuse, capitale de la Sicile, pressé par les guerres, ne songeant qu'au danger du moment, élut Denys Premier et lui donna le commandement de l'armée. Il ne prit garde qu'il l'avait fait aussi puissant que lorsque ce malin, rentrant victorieux comme s'il eût vaincu ses concitoyens plutôt que ses ennemis, se fit d'abord capitaine, puis roi, et de roi tyran<sup>15</sup>. Il est incroyable de voir comme le peuple, dès qu'il est assujéti, tombe soudain dans un si profond oubli de sa liberté qu'il lui est impossible de se réveiller pour la reconquérir : il sert si bien, et si volontiers, qu'on dirait à le voir qu'il n'a pas seulement perdu sa liberté mais bien gagné sa servitude.

Il est vrai qu'au commencement on sert contraint et vaincu par la force ; mais les successeurs servent sans regret et font volontiers ce que leurs devanciers avaient fait par contrainte. Les hommes nés sous le joug, puis nourris et élevés dans la servitude, sans regarder plus avant, se contentent de vivre comme ils sont nés et ne pensent point avoir d'autres biens ni d'autres droits que ceux qu'ils ont trouvés ; ils prennent pour leur état de nature l'état de leur naissance.

Toutefois il n'est pas d'héritier, même prodigue ou nonchalant, qui ne porte un jour les yeux sur les registres de son père pour voir s'il jouit de tous les droits de sa succession et si l'on n'a rien entrepris contre lui ou contre son prédécesseur. Mais l'habitude, qui exerce en toutes choses un si grand pouvoir sur nous, a surtout celui de nous apprendre à servir et, comme on le raconte de Mithridate, qui finit par s'habituer au poison, celui de nous apprendre à avaler le venin de la servitude sans le trouver amer. Nul doute

que la nature nous dirige là où elle veut, bien ou mal lotis, mais il faut avouer qu'elle a moins de pouvoir sur nous que l'habitude. Si bon que soit le naturel, il se perd s'il n'est entretenu, et l'habitude nous forme toujours à sa manière, en dépit de la nature. Les semences de bien que la nature met en nous sont si menues, si frêles, qu'elles ne peuvent résister au moindre choc d'une habitude contraire. Elles s'entretiennent moins facilement qu'elles ne s'abâtardissent, et même dégènèrent, tels ces arbres fruitiers qui conservent les caractères de leur espèce tant qu'on les laisse venir, mais qui les perdent pour porter des fruits différents des leurs, selon la manière dont on les greffe.

Les herbes aussi ont chacune leur propriété, leur naturel, leur singularité ; pourtant la durée, les intempéries, le sol ou la main du jardinier augmentent ou diminuent de beaucoup leurs vertus. La plante qu'on a vue dans un pays n'est souvent plus reconnaissable dans un autre. Celui qui verrait les Vénitiens<sup>16</sup>, une poignée de gens vivant si librement que le plus misérable d'entre eux ne voudrait pas être roi, nés et élevés de façon qu'ils ne connaissent d'autre ambition que celle d'entretenir pour le mieux leur liberté, éduqués et formés dès le berceau de telle sorte qu'ils n'échangeraient pas un brin de leur liberté pour toutes les autres félicités de la terre... Celui, dis-je, qui verrait ces personnes-là, et qui s'en irait ensuite sur le domaine de quelque « grand seigneur », y trouvant des gens qui ne sont nés que pour le servir et qui abandonnent leur propre vie pour maintenir sa puissance, penserait-il que ces deux peuples sont de même nature ? Ou ne croirait-il pas plutôt qu'en sortant d'une cité d'hommes, il est entré dans un parc de bêtes ?

On raconte que Lycurgue, le législateur de Sparte, avait nourri deux chiens, tous deux frères, tous deux allaités au même lait<sup>17</sup>. L'un était engraisé à la cuisine, l'autre habitué à courir les champs au son de la trompe et du cornet<sup>18</sup>. Voulant montrer aux Lacédémoniens que les hommes sont tels que la culture les a faits, il exposa les deux chiens sur la place publique et mit entre eux une soupe et un lièvre. L'un courut au plat, l'autre au lièvre. Et pourtant, dit-il, ils sont frères !

Celui-là, avec ses lois et son art politique, éduqua et forma si bien les Lacédémoniens que chacun d'eux préférerait souffrir mille morts plutôt que de se soumettre à un autre maître que la loi et la raison.

Je prends plaisir à rappeler ici une anecdote concernant l'un des favoris de Xerxès, grand roi de Perse, et deux Spartiates. Lorsque Xerxès faisait ses préparatifs de guerre pour conquérir la Grèce entière, il envoya ses ambassadeurs dans plusieurs villes de ce pays pour demander de l'eau et de la

terre – c’était la manière qu’avaient les Perses de sommer les villes de se rendre. Il se garda bien d’en envoyer à Sparte ni à Athènes parce que les Spartiates et les Athéniens, auxquels son père Darius en avait envoyés auparavant, les avaient jetés, les uns dans les fossés, les autres dans les puits en leur disant : « Allez-y, prenez là de l’eau et de la terre, et portez-les à votre prince. » Ces gens ne pouvaient souffrir que, même par la moindre parole, on attentât à leur liberté. Les Spartiates reconnurent qu’en agissant de la sorte, ils avaient offensé les dieux, et surtout Talthybie<sup>19</sup>, le dieu des héraults. Ils résolurent donc, pour les apaiser d’envoyer à Xerxès deux de leurs concitoyens afin que, disposant d’eux à son gré, il pût se venger sur eux du meurtre des ambassadeurs de son père.

Deux Spartiates, l’un nommé Sperthiès et l’autre Bulis, s’offrirent comme victimes volontaires. Ils partirent. Arrivés au palais d’un Perse nommé Hydarnes, lieutenant du roi pour toutes les villes d’Asie qui étaient sur les côtes de la mer, celui-ci les accueillit fort honorablement, leur fit grande chère et, de fil en aiguille, leur demanda pourquoi ils rejetaient si fort l’amitié du roi<sup>20</sup>. « Spartiates, dit-il, voyez par mon exemple comment le Roi sait honorer ceux qui le méritent. Croyez que si vous étiez à son service et qu’il vous eût connus, vous seriez tous les deux gouverneurs de quelque ville grecque. » Les Lacédémoniens répondirent : « En ceci, Hydarnes<sup>21</sup>, tu ne pourrais nous donner un bon conseil ; car si tu as essayé le bonheur que tu nous promets, tu ignores entièrement celui dont nous jouissons. Tu as éprouvé la faveur du roi, mais tu ne sais pas quel goût délicieux a la liberté. Or si tu en avais seulement goûté, tu nous conseillerais de la défendre, non seulement avec la lance et le bouclier, mais avec les dents et avec les ongles ». Seuls les Spartiates disaient vrai, mais chacun parlait ici selon l’éducation qu’il avait reçue. Car il était aussi impossible au Persan de regretter la liberté dont il n’avait jamais joui qu’aux Lacédémoniens, qui l’avaient savourée, d’endurer l’esclavage.

Caton d’Utique, encore enfant et sous la férule de son maître, allait souvent voir le dictateur Sylla chez qui il avait ses entrées, tant à cause du rang de sa famille que de ses liens de parenté. Dans ces visites, il était toujours accompagné de son précepteur, comme c’était l’usage à Rome pour les enfants des nobles. Il vit un jour que dans l’hôtel même de Sylla, en sa présence ou par son commandement, on emprisonnait les uns, on condamnait les autres ; l’un était banni, l’autre étranglé. L’un demandait la confiscation des biens d’un citoyen, l’autre sa tête. En somme, tout s’y passait non comme

chez un magistrat de la cité, mais comme chez un tyran du peuple ; c'était moins le sanctuaire de la justice qu'une caverne de tyrannie. Ce jeune garçon dit à son précepteur : « Que ne me donnez-vous un poignard ? Je le cacherai sous ma robe. J'entre souvent dans la chambre de Sylla avant qu'il ne soit levé... J'ai le bras assez fort pour en libérer la ville. » Voilà vraiment la parole d'un Caton. Ce début d'une vie était digne de sa mort. Taisez le nom et le pays, racontez seulement le fait tel qu'il est : il parle de lui-même. On dira aussitôt : « Cet enfant était romain, né dans Rome, lorsqu'elle était libre. » Pourquoi dis-je ceci ? Je ne prétends certes pas que le pays et le sol n'y fassent rien, car partout et en tous lieux l'esclavage est amer aux hommes et la liberté leur est chère. Mais il me semble qu'on doit avoir pitié de ceux qui, en naissant, se trouvent déjà sous le joug, qu'on doit les excuser ou leur pardonner si, n'ayant pas même vu l'ombre de la liberté, et n'en ayant pas entendu parler, ils ne ressentent pas le malheur d'être esclaves. S'il est des pays, comme le dit Homère de celui des Cimériens<sup>22</sup>, où le soleil se montre tout différent qu'à nous, où après les avoir éclairés pendant six mois consécutifs, il les laisse dans l'obscurité durant les six autres mois, faut-il s'étonner que ceux qui naissent pendant cette longue nuit, s'ils n'ont point ouï parler de la clarté ni jamais vu le jour, s'accoutument aux ténèbres où ils sont nés sans désirer la lumière ?

On ne regrette jamais ce qu'on n'a jamais-eu. Le chagrin ne vient qu'après le plaisir et toujours, à la connaissance du malheur, se joint le souvenir de quelque joie passée. La nature de l'homme est d'être libre et de vouloir l'être, mais il prend facilement un autre pli lorsque l'éducation le lui donne.

Disons donc que, si toutes choses deviennent naturelles à l'homme lorsqu'il s'y habitue, seul reste dans sa nature celui qui ne désire que les choses simples et non altérées. Ainsi la première raison de la servitude volontaire, c'est l'habitude. Voilà ce qui arrive aux plus braves chevaux qui d'abord mordent leur frein, et après s'en jouent, qui, regimbant naguère sous la selle, se présentent maintenant d'eux-mêmes sous le harnais et, tout fiers, se rengorgent sous l'armure.

Ils disent qu'ils ont toujours été sujets, que leurs pères ont vécu ainsi. Ils pensent qu'ils sont tenus d'endurer le mal, s'en persuadent par des exemples et consolident eux-mêmes, par la durée, la possession de ceux qui les tyrannisent.

Mais en vérité les années ne donnent jamais le droit de mal faire. Elles accroissent l'injure. Il s'en trouve toujours certains, mieux nés que les autres,

qui sentent le poids du joug et ne peuvent se retenir de le secouer, qui ne s'appriivoisent jamais à la sujétion et qui, comme Ulysse cherchait par terre et par mer à revoir la fumée de sa maison, n'ont garde d'oublier leurs droits naturels, leurs origines, leur état premier, et s'empressent de les revendiquer en toute occasion. Ceux-là, ayant l'entendement net et l'esprit clairvoyant, ne se contentent pas, comme les ignorants, de voir ce qui est à leurs pieds sans regarder ni derrière ni devant. Ils se remémorent les choses passées pour juger le présent et prévoir l'avenir. Ce sont eux qui, ayant d'eux-mêmes la tête-bien faite, l'ont encore affinée par l'étude et le savoir. Ceux-là, quand la liberté serait entièrement perdue et bannie de ce monde, l'imaginent et la sentent en leur esprit, et la savourent. Et la servitude les dégoûte, pour si bien qu'on l'accoutre.

Le grand Turc s'est bien aperçu que les livres et la pensée donnent plus que toute autre chose aux hommes le sentiment de leur dignité et la haine de la tyrannie. Je comprends que, dans son pays, il n'a guère de savants, ni n'en demande. Le zèle et la passion de ceux qui sont restés, malgré les circonstances, les dévots de la liberté, restent communément sans effet, quel que soit leur nombre, parce qu'ils ne peuvent s'entendre. Les tyrans leur enlèvent toute liberté de faire, de parler et presque de penser, et ils demeurent isolés dans leurs rêves. Momus<sup>23</sup> ne plaisantait pas trop, lorsqu'il trouvait à redire à l'homme forgé par Vulcain, en ce qu'il n'avait pas une petite fenêtre au cœur, afin qu'on pût y voir ses pensées.

On dit que Brutus et Cassius, lorsqu'ils entreprirent de délivrer Rome (c'est-à-dire le monde entier), ne voulurent point que Cicéron, ce grand zélateur du bien public, fût de la partie, jugeant son cœur trop faible pour un si haut fait. Ils croyaient bien à son vouloir, mais non à son courage. Qui voudra se rappeler les temps passés et compulsé les annales anciennes se convaincra que presque tous ceux qui, voyant leur pays malmené et en de mauvaises mains, formèrent le dessein de le délivrer, dans une intention bonne, entière et droite, en vinrent facilement à bout ; pour se manifester elle-même, la liberté vint toujours à leur aide. Harmodius, Aristogiton, Thrasybule, Brutus l'Ancien, Valerius et Dion<sup>24</sup>, qui conçurent un projet si vertueux, l'exécutèrent avec bonheur. En de tels cas, le ferme vouloir garantit presque toujours le succès. Brutus le jeune et Cassius réussirent à briser la servitude ; ils périrent lorsqu'ils tentèrent de ramener la liberté, non pas misérablement – car qui oserait trouver rien de misérable ni dans leur vie ni dans leur mort ? – mais au grand dommage, pour le malheur perpétuel et pour

la ruine entière de la république, laquelle, ce me semble, fut enterrée avec eux. Les autres tentatives essayées depuis contre les empereurs romains ne furent que les conjurations de quelques ambitieux dont l'irréussite et la mauvaise fin ne sont pas à regretter, vu qu'ils ne désiraient pas renverser le trône, mais seulement ébranler la couronne<sup>25</sup>, cherchant à chasser le tyran pour mieux garder la tyrannie<sup>26</sup>. Quant à ceux-là, je serais bien fâché qu'ils eussent réussi, et je suis content qu'ils aient montré par leur exemple qu'il ne faut pas abuser du saint nom de la liberté pour conduire une mauvaise action.

Mais pour revenir à mon sujet, que j'avais presque perdu de vue, la première raison pour laquelle les hommes servent volontairement, c'est qu'ils naissent serfs et qu'ils sont élevés comme tels. De cette première raison découle cette autre : que, sous les tyrans, les gens deviennent aisément lâches et efféminés. Je sais gré au grand Hippocrate, père de la médecine, de l'avoir si bien remarqué dans son livre *Des maladies*<sup>27</sup>. Cet homme avait bon cœur, et il le montra lorsque le roi de Perse voulut l'attirer près de lui à force d'offres et de grands présents ; il lui répondit franchement<sup>28</sup> qu'il se ferait un cas de conscience de s'occuper à guérir les Barbares qui voulaient tuer les Grecs, et à servir par son art celui qui voulait asservir son pays. La lettre qu'il lui écrivit se trouve encore aujourd'hui dans ses autres œuvres ; elle témoignera toujours de son courage et de sa noblesse.

Il est certain qu'avec la liberté on perd aussitôt la vaillance. Les gens soumis n'ont ni ardeur ni pugnacité au combat. Ils y vont comme ligotés et tout engourdis, s'acquittant avec peine d'une obligation. Ils ne sentent pas bouillir dans leur cœur l'ardeur de la liberté qui fait mépriser le péril et donne envie de gagner, par une belle mort auprès de ses compagnons, l'honneur et la gloire. Chez les hommes libres au contraire, c'est à l'envi, à qui mieux mieux, chacun pour tous et chacun pour soi : ils savent qu'ils recueilleront une part égale au mal de la défaite ou au bien de la victoire. Mais les gens soumis, dépourvus de courage et de vivacité, ont le cœur bas et mou et sont incapables de toute grande action. Les tyrans le savent bien. Aussi font-ils tout leur possible pour mieux les avachir.

L'historien Xénophon, l'un des plus sérieux et des plus estimés parmi les Grecs, a fait un petit livre dans lequel il fait dialoguer Simonide avec Hiéron, tyran de Syracuse, sur les misères du tyran. Ce livre est plein de leçons bonnes et graves qui ont aussi, selon moi, une grâce infinie. Plut à Dieu que tous les tyrans qui aient jamais été l'eussent placé devant eux en guise de

miroir. Ils y auraient certainement reconnu leurs verrues et en auraient pris honte de leurs taches. Ce traité parle de la peine qu'éprouvent les tyrans qui, faisant du mal à tous, sont obligés de craindre tout le monde. Il dit, entre autres choses, que les mauvais rois prennent à leur service des étrangers mercenaires parce qu'ils n'osent plus donner les armes à leurs sujets, qu'ils ont maltraités. En France même, plus encore autrefois qu'aujourd'hui, quelques bons rois ont bien eu à leur solde des troupes étrangères, mais c'était plutôt pour sauvegarder leurs propres sujets ; ils ne regardaient pas à la dépense pour épargner les hommes. C'était aussi, je crois, l'opinion du grand Scipion l'Africain, qui aimait mieux avoir sauvé la vie d'un citoyen que d'avoir défait cent ennemis. Mais ce qui est certain, c'est que le tyran ne croit jamais sa puissance assurée s'il n'est pas parvenu au point de n'avoir pour sujets que des hommes sans valeur. On pourrait lui dire à juste titre ce que, d'après Térence, Thrason disait au maître des éléphants :

« Si brave donc vous êtes,  
Que vous avez charge des bêtes ? »

Cette ruse des tyrans d'abêtir leurs sujets n'a jamais été plus évidente que dans la conduite de Cyrus envers les Lydiens, après qu'il se fut emparé de leur capitale et qu'il eut pris pour captif Crésus, ce roi si riche. On lui apporta la nouvelle que les habitants de Sardes s'étaient révoltés. Il les eut bientôt réduits à l'obéissance. Mais ne voulant pas saccager une aussi belle ville ni être obligé d'y tenir une armée pour la maîtriser, il s'avisa d'un expédient admirable pour s'en assurer la possession. Il y établit des bordels, des tavernes et des jeux publics, et publia une ordonnance qui obligeait les citoyens à s'y rendre. Il se trouva si bien de cette garnison que, par la suite, il n'eut plus à tirer l'épée contre les Lydiens. Ces misérables s'amusèrent à inventer toutes sortes de jeux si bien que, de leur nom même, les Latins formèrent le mot par lequel ils désignaient ce que nous appelons passe-temps, qu'ils nommaient Ludi, par corruption de Lydi.

Tous les tyrans n'ont pas déclaré aussi expressément vouloir efféminer leurs sujets ; mais de fait, ce que celui-là ordonna formellement, la plupart d'entre eux l'ont fait en cachette. Tel est le penchant naturel du peuple ignorant qui, d'ordinaire, est plus nombreux dans les villes : il est soupçonneux envers celui qui l'aime et confiant envers celui qui le trompe. Ne croyez pas qu'il y ait nul oiseau qui se prenne mieux à la pipée, ni aucun

poisson qui, pour la friandise du ver, morde plus tôt à l'hameçon que tous ces peuples qui se laissent promptement allécher à la servitude, pour la moindre douceur qu'on leur fait goûter. C'est chose merveilleuse qu'ils se laissent aller si promptement, pour peu qu'on les chatouille. Le théâtre, les jeux, les farces, les spectacles, les gladiateurs, les bêtes curieuses, les médailles, les tableaux et autres drogues de cette espèce étaient pour les peuples anciens les appâts de la servitude, le prix de leur liberté ravie, les outils de la tyrannie. Ce moyen, cette pratique, ces allèchements étaient ceux qu'employaient les anciens tyrans pour endormir leurs sujets sous le joug. Ainsi les peuples abrutis, trouvant beaux tous ces passe-temps, amusés d'un vain plaisir qui les éblouissait, s'habituèrent à servir aussi naïvement mais plus mal que les petits enfants n'apprennent à lire avec des images brillantes.

Les tyrans romains renchérirent encore sur ces moyens en faisant souvent festoyer les décuries<sup>29</sup>, en gorgeant comme il le fallait cette canaille qui se laisse aller plus qu'à toute autre chose au plaisir de la bouche. Ainsi, le plus éveillé d'entre eux n'aurait pas quitté son écuelle de soupe pour recouvrer la liberté de la République de Platon. Les tyrans faisaient largesse du quart de blé, du septier de vin, du sesterce<sup>30</sup>, et c'était pitié alors d'entendre crier : « Vive le roi ! » Ces lourdauds ne s'avisèrent pas qu'ils ne faisaient que recouvrer une part de leur bien, et que cette part même qu'ils en recouvraient, le tyran n'aurait pu la leur donner si, auparavant, il ne la leur avait enlevée. Tel ramassait aujourd'hui le sesterce, tel se gorgeait au festin public en bénissant Tibère et Néron de leur libéralité qui, le lendemain, contraint d'abandonner ses biens à l'avidité, ses enfants à la luxure, son sang même à la cruauté de ces empereurs magnifiques, ne disait mot, pas plus qu'une pierre, et ne se remuait pas plus qu'une souche. Le peuple ignorant a toujours été ainsi : au plaisir qu'il ne peut honnêtement recevoir, il est tout dispos et dissolu ; au tort et à la douleur qu'il peut honnêtement souffrir, il est insensible.

Je ne vois personne aujourd'hui qui, entendant parler de Néron, ne tremble au seul nom de ce vilain monstre, de cette sale peste du monde. Il faut pourtant dire qu'après la mort, aussi dégoûtante que sa vie, de ce boutefeu, de ce bourreau, de cette bête sauvage, ce fameux peuple romain en éprouva tant de déplaisir, se rappelant ses jeux et ses festins, qu'il fut sur le point d'en porter le deuil. C'est du moins ce qu'en écrit Tacite, excellent auteur, historien des plus fiables<sup>31</sup>. Et l'on ne trouvera pas cela étrange si l'on considère ce que ce même peuple avait déjà fait à la mort de Jules César, qui

avait donné congé aux lois et à la liberté romaine. On louait surtout, ce me semble, dans ce personnage, son « humanité » ; or, elle fut plus funeste à son pays que la plus grande cruauté du plus sauvage tyran qui ait jamais vécu, car à la vérité ce fut cette venimeuse douceur qui emmiella pour le peuple romain le breuvage de la servitude. Après sa mort ce peuple-là, qui avait encore à la bouche le goût de ses banquets et à l'esprit la mémoire de ses prodigalités, amoncela<sup>32</sup> les bancs de la place publique pour lui en faire un grand bûcher d'honneur ; puis il lui éleva une colonne<sup>33</sup> comme au Père du peuple (le chapiteau portait cette inscription) ; enfin il fit plus d'honneurs à ce mort qu'il n'aurait dû en faire à un vivant, et d'abord à ceux qui l'avaient tué.

Les empereurs romains n'oubliaient surtout pas de prendre le titre de Tribun du peuple, parce que cet office était tenu pour saint et sacré ; établi pour la défense et la protection du peuple, il jouissait d'une haute faveur dans l'État. Ils s'assuraient par ce moyen que le peuple se fierait mieux à eux, comme s'il lui suffisait d'entendre ce nom, sans avoir besoin d'en sentir les effets. Mais ils ne font guère mieux ceux d'aujourd'hui qui, avant de commettre leurs crimes les plus graves, les font toujours précéder de quelques jolis discours sur le bien public et le soulagement des malheureux. On connaît la formule dont ils font si finement usage ; mais peut-on. parler de finesse là où il y a tant d'impudence ?

Les rois d'Assyrie, et après eux les rois Mèdes, paraissaient en public le plus rarement possible, pour faire supposer au peuple qu'il y avait en eux quelque chose de surhumain et laisser rêver ceux qui se montent l'imagination sur les choses qu'ils ne peuvent voir de leurs propres yeux. Ainsi tant de nations qui furent longtemps sous l'empire de ces rois mystérieux s'habituaient à les servir, et les servirent d'autant plus volontiers qu'ils ignoraient qui était leur maître, ou même s'ils en avaient un ; de telle sorte qu'ils vivaient dans la crainte d'un être que personne n'avait jamais vu.

Les premiers rois d'Égypte ne se montraient guère sans porter tantôt une branche, tantôt du feu sur la tête : ils se masquaient et jouaient aux bateleurs, inspirant par ces formes étranges respect et admiration à leurs sujets qui, s'ils n'avaient pas été aussi stupides ou soumis, auraient dû s'en moquer et en rire. C'est vraiment lamentable de découvrir tout ce que faisaient les tyrans du temps passé pour fonder leur tyrannie, de voir de quels petits moyens ils se servaient, trouvant toujours la populace si bien disposée à leur égard qu'ils n'avaient qu'à tendre un filet pour la prendre ; ils n'ont jamais eu plus de facilité à la tromper et ne l'ont jamais mieux asservie que lorsqu'ils s'en

moquaient le plus.

Que dirai-je d'une autre sornette que les peuples anciens prirent pour argent comptant ? Ils crurent fermement que l'orteil de Pyrrhus, roi d'Épire, faisait des miracles et guérissait les malades de la rate. Ils enjolivèrent encore ce conte en disant que, lorsqu'on eut brûlé le cadavre de ce roi, l'orteil se retrouva dans les cendres épargné du feu, intact. Le peuple a toujours ainsi fabriqué lui-même les mensonges, pour y ajouter ensuite une foi stupide. Bon nombre d'auteurs ont rapporté ces mensonges ; on voit aisément qu'ils les ont ramassés dans les ragots des villes et les fables des ignorants. Telles sont les merveilles que fit Vespasien, revenant d'Assyrie et passant par Alexandrie pour aller à Rome s'emparer de l'Empire : il redressait les boiteux, rendait clairvoyants les aveugles, et mille autres choses qui ne pouvaient être crues, à mon avis, que par de plus aveugles que ceux qu'il guérissait<sup>34</sup>.

Les tyrans eux-mêmes trouvaient étrange que les hommes souffrissent qu'un autre les maltraitât, c'est pourquoi ils se couvraient volontiers du manteau de la religion et s'affublaient autant que faire se peut des oripeaux de la divinité pour cautionner leur méchante vie. Ainsi Salmonée<sup>35</sup>, pour s'être moqué du peuple en faisant son Jupiter, se trouve maintenant au fin fond de l'enfer, selon la sibylle de Virgile, qui l'y a vu :

« Là, des fils d'Aloüs gisent les corps énormes,  
Ceux qui, fendant les airs de leurs têtes difformes  
osèrent attenter aux demeures des Dieux,  
Et du trône éternel chasser le Roi des cieux.  
Là, j'ai vu de ces dieux le rival sacrilège,  
Qui du foudre usurpant le divin privilège  
Pour arracher au peuple un criminel encens  
De quatre fiers coursiers aux pieds retentissants  
Attelant un vain char dans l'Élide tremblante  
Une torche à la main y semait l'épouvante :  
Insensé qui, du ciel prétendu souverain,  
Par le bruit de son char et de son pont d'airain  
Du tonnerre imitait le bruit inimitable !  
Mais Jupiter lança le foudre véritable  
Et renversa, couvert d'un tourbillon de feu,  
Le char et les coursiers et la foudre et le Dieu :  
Son triomphe fut court, sa peine est éternelle. »

(Traduction de l'Énéide, par Delille, liv. 6.)

Si celui qui voulut simplement faire l'idiot se trouve là-bas si bien traité, je pense que ceux qui ont abusé de la religion pour mal faire s'y trouveront encore à meilleure enseigne.

Nos tyrans de France ont semé aussi je ne sais quoi du genre : des crapauds, des fleurs de lys, la Sainte Ampoule et l'oriflamme. Toutes choses que<sup>36</sup>, pour ma part et quoi qu'il en soit, je ne veux pas croire n'être que des balivernes, puisque nos ancêtres les croyaient et que de notre temps nous n'avons eu aucune occasion de les soupçonner telles. Car nous avons eu quelques rois si bons à la paix, si vaillants à la guerre que, bien qu'ils fussent nés rois, il semble que la nature ne les ait pas faits comme les autres et que le dieu tout-puissant les ait choisis avant leur naissance pour leur confier le gouvernement et la garde de ce royaume<sup>37</sup>. Et quand cela ne serait pas, je ne voudrais pas entrer en lice pour débattre de la vérité de nos histoires, ni les éplucher trop librement pour ne pas ravir ce beau thème où pourra si bien s'exprimer notre poésie française, cette poésie non seulement agrémentée, mais pour, ainsi dire refaite à neuf par nos Ronsard, Baïf et du Bellay : ils font tellement progresser notre langue que bientôt, j'ose l'espérer, nous n'aurons rien à envier aux Grecs ni aux Latins, hormis le droit d'aïnesse.

Certes, je ferais grand tort à notre rime (j'use volontiers de ce mot qui me plaît, car bien que plusieurs l'aient rendue purement mécanique, j'en vois toutefois assez d'autres capables de l'anoblir et de lui rendre son premier lustre). Je lui ferais, dis-je, grand tort en lui ravissant ces jolis contes du roi Clavis, dans lesquels s'égaiera si plaisamment, si aisément, la verve de notre Ronsard, dans sa Franciade. Je saisis sa portée, je connais son esprit fin et je sais la grâce de l'homme. Il fera son affaire de l'oriflamme, aussi bien que les Romains le faisaient de leurs ancilles et de ces « boucliers du ciel en bas jetés »<sup>38</sup>, dont parle Virgile. Il tirera de notre Sainte Ampoule un parti aussi bon que les Athéniens en tirèrent de leur corbeille d'Erisichthone<sup>39</sup>. Il parlera de nos armoiries aussi bien qu'eux de leur olivier, qu'ils prétendent exister encore dans la tour de Minerve. Certes, je serais téméraire de vouloir démentir nos livres et de courir ainsi sur les terres de nos poètes.

Mais pour revenir à mon sujet, dont je me suis éloigné je ne sais trop comment, n'est-il pas clair que les tyrans, pour s'affermir, se sont efforcés d'habituer le peuple, non seulement à l'obéissance et à la servitude mais

encore à leur dévotion ? Tout ce que j'ai dit jusqu'ici des moyens employés par les tyrans pour asservir n'est exercé que sur le petit peuple ignorant.

J'en arrive maintenant à un point qui est, selon moi, le ressort et le secret de la domination, le soutien et le fondement de toute tyrannie. Celui qui penserait que les haliebardes, les gardes et le guet garantissent les tyrans, se tromperait fort. Ils s'en servent, je crois, par forme et pour épouvantail, plus qu'ils ne s'y fient. Les archers barrent l'entrée des palais aux malhabiles qui n'ont aucun moyen de nuire, non aux audacieux bien armés. On voit aisément que, parmi les empereurs romains, moins nombreux sont ceux qui échappèrent au danger grâce au secours de leurs archers qu'il n'y en eut de tués par ces archers mêmes. Ce ne sont pas les bandes de gens à cheval, les compagnies de fantassins, ce ne sont pas les armes qui défendent un tyran, mais toujours (on aura peine à le croire d'abord, quoique ce soit l'exacte vérité) quatre ou cinq hommes qui le soutiennent et qui lui soumettent tout le pays. Il en a toujours été ainsi : cinq ou six ont eu l'oreille du tyran et s'en sont approchés d'eux-mêmes, ou bien ils ont été appelés par lui pour être les complices de ses cruautés, les compagnons de ses plaisirs, les maquereaux de ses voluptés et les bénéficiaires de ses rapines. Ces six dressent si bien leur chef qu'il en devient méchant envers la société, non seulement de sa propre méchanceté mais encore des leurs. Ces six en ont sous eux six cents, qu'ils corrompent autant qu'ils ont corrompu le tyran. Ces six cents en tiennent sous leur dépendance six mille, qu'ils élèvent en dignité. Ils leur font donner le gouvernement des provinces ou le maniement des deniers afin de les tenir par leur avidité ou par leur cruauté, afin qu'ils les exercent à point nommé et fassent d'ailleurs tant de mal qu'ils ne puissent se maintenir que sous leur ombre, qu'ils ne puissent s'exempter des lois et des peines que grâce à leur protection. Grande est la série de ceux qui les suivent. Et qui voudra en dévider le fil verra que, non pas six mille, mais cent mille et des millions tiennent au tyran par cette chaîne ininterrompue qui les soude et les attache à lui, comme Homère le fait dire à Jupiter qui se targue, en tirant une telle chaîne, d'amener à lui tous les dieux. De là venait l'accroissement du pouvoir du Sénat sous Jules César, l'établissement de nouvelles fonctions, l'institution de nouveaux offices, non certes pour réorganiser la justice, mais pour donner de nouveaux soutiens à la tyrannie. En somme, par les gains et les faveurs qu'on reçoit des tyrans, on en arrive à ce point qu'ils se trouvent presque aussi nombreux, ceux auxquels la tyrannie profite, que ceux auxquels la liberté plairait.

Au dire des médecins, bien que rien ne paraisse changé dans notre corps, dès que quelque tumeur se manifeste en un seul endroit, toutes les humeurs se portent vers cette partie véreuse. De même, dès qu'un roi s'est déclaré tyran, tout le mauvais, toute la lie du royaume, je ne dis pas un tas de petits friponneaux et de faquins qui ne peuvent faire ni mal ni bien dans un pays, mais ceux qui sont possédés d'une ambition ardente et d'une avidité notable se groupent autour de lui et le soutiennent pour avoir part au butin et pour être, sous le grand tyran, autant de petits tyranneaux.

Tels sont les grands voleurs et les fameux corsaires ; les uns courent le pays, les autres pourchassent les voyageurs ; les uns sont en embuscade, les autres au guet ; les uns massacrent, les autres dépouillent, et bien qu'il y ait entre eux des prééminences, que les uns ne soient que des valets et les autres des chefs de bande, à la fin il n'y en a pas un qui ne profite, sinon du butin principal, du moins de ses restes. On dit que les pirates ciliciens<sup>40</sup> se rassemblèrent en un si grand nombre qu'il fallut envoyer contre eux le grand Pompée, et qu'ils attirèrent à leur alliance plusieurs belles et grandes villes dans les havres desquelles, en revenant de leurs courses, ils se mettaient en sûreté, leur donnant en échange une part des pillages qu'elles avaient recelés.

C'est ainsi que le tyran asservit les sujets les uns par les autres. Il est gardé par ceux dont il devrait se garder, s'ils valaient quelque chose. Mais on l'a fort bien dit : pour fendre le bois, on se fait des coins du bois même ; tels sont ses archers, ses gardes, ses hallebardiers. Non que ceux-ci n'en souffrent souvent eux-mêmes ; mais ces misérables abandonnés de Dieu et des hommes se contentent d'endurer le mal et d'en faire, non à celui qui leur en fait, mais bien à ceux qui, comme eux, l'endurent et n'y peuvent mais. Quand je pense à ces gens qui flattent le tyran pour exploiter sa tyrannie et la servitude du peuple, je suis presque aussi souvent ébahi de leur méchanceté qu'apitoyé de leur sottise.

Car à vrai dire, s'approcher du tyran, est-ce autre chose que s'éloigner de sa liberté et, pour ainsi dire, embrasser et serrer à deux mains sa servitude ? Qu'ils mettent un moment à part leur ambition, qu'ils se dégagent un peu de leur avidité, et puis qu'ils se regardent ; qu'ils se considèrent eux-mêmes : ils verront clairement que ces villageois, ces paysans qu'ils foulent aux pieds et qu'ils traitent comme des forçats ou des esclaves, ils verront, dis-je, que ceux-là, si malmenés, sont plus heureux qu'eux et en quelque sorte plus libres. Le laboureur et l'artisan, pour asservis qu'ils soient, en sont quittes en obéissant ; mais le tyran voit ceux qui l'entourent coquinant et mendiant sa

faveur. Il ne faut pas seulement qu'ils fassent ce qu'il ordonne, mais aussi qu'ils pensent ce qu'il veut et souvent même, pour le satisfaire, qu'ils préviennent ses propres désirs. Ce n'est pas le tout de lui obéir, il faut encore lui complaire ; il faut qu'ils se rompent, se tourmentent, se tuent à traiter ses affaires, et puisqu'ils ne se plaisent qu'à son plaisir, qu'ils sacrifient leur goût au sien, qu'ils forcent leur tempérament et dépouillent leur naturel. Il faut qu'ils soient attentifs à ses paroles, à sa voix, à ses regards, à ses gestes : que leurs yeux, leurs pieds, leurs mains soient continuellement occupés à épier ses volontés et à deviner ses pensées.

Est-ce là vivre heureux ? Est-ce même vivre ? Est-il rien au monde de plus insupportable que cet état, je ne dis pas pour tout homme de cœur, mais encore pour celui qui n'a que le simple bon sens, ou même figure d'homme ? Quelle condition est plus misérable que celle de vivre ainsi, n'ayant rien à soi et tenant d'un autre son aise, sa liberté, son corps et sa vie ? Mais ils veulent servir pour amasser des biens : comme s'ils pouvaient rien gagner qui fût à eux, puisqu'ils ne peuvent même pas dire qu'ils sont à eux-mêmes. Et comme si quelqu'un pouvait avoir quelque chose à soi sous un tyran, ils veulent se rendre possesseurs de biens, oubliant que ce sont eux qui lui donnent la force de ravir tout à tous, et de ne rien laisser qu'on puisse dire être à sa personne. Ils voient pourtant que ce sont les biens qui rendent les hommes dépendants de sa cruauté ; qu'il n'y a aucun crime plus digne de mort, selon lui, que l'avantage d'autrui ; qu'il n'aime que les richesses et ne s'attaque qu'aux riches ; ceux-là viennent cependant se présenter à lui comme des moutons devant le boucher, pleins et bien repus comme pour lui faire envie.

Ces favoris devraient moins se souvenir de ceux qui ont gagné beaucoup auprès des tyrans que de ceux qui, s'étant gorgés quelque temps, y ont perdu peu après les biens et la vie. Ils devraient moins songer au grand nombre de ceux qui y ont acquis des richesses qu'au petit nombre de ceux qui les ont conservées. Qu'on parcoure toutes les histoires anciennes et qu'on rappelle toutes celles dont nous nous souvenons, on verra combien nombreux sont ceux qui, arrivés par de mauvais moyens jusqu'à l'oreille des princes, soit en flattant leurs mauvais penchants, soit en abusant de leur naïveté, ont fini par être écrasés par ces mêmes princes, qui avaient mis autant de facilité à les élever que d'inconstance à les défendre. Parmi le grand nombre de ceux qui se sont trouvés auprès des mauvais rois, il en est peu ou presque pas qui n'aient éprouvé eux-mêmes la cruauté du tyran, qu'ils avaient auparavant attisée contre d'autres. Souvent enrichis à l'ombre de sa faveur des dépouilles

d'autrui, ils l'ont à la fin enrichi eux-mêmes de leur propre dépouille.

Et même les gens de bien – il arrive parfois que le tyran les aime, si avancés qu'ils soient dans sa bonne grâce, si brillantes que soient en eux la vertu et l'intégrité (qui, même aux méchants, inspirent quelque respect lorsqu'on les voit de près) ; ces gens de bien, dis-je, ne sauraient se maintenir auprès du tyran ; il faut qu'ils se ressentent aussi du mal commun et qu'ils éprouvent la tyrannie à leurs dépens. Tel un Sénèque, un Burrhus, un Trazéas<sup>41</sup> : cette trinité de gens de bien dont les deux premiers eurent le malheur de s'approcher d'un tyran qui leur confia le maniement de ses affaires, tous deux chéris de lui, et bien que l'un d'eux l'eût élevé, ayant pour gage de son amitié les soins qu'il avait donnés à son enfance, ces trois-là, dont la mort fut si cruelle, ne sont-ils pas des exemples suffisants du peu de confiance que l'on doit avoir dans la faveur d'un méchant maître ? En vérité, quelle amitié attendre de celui qui a le cœur assez dur pour haïr tout un royaume qui ne fait que lui obéir, et d'un être qui, ne sachant aimer, s'appauvrit lui-même et détruit son propre empire<sup>42</sup> ?

Or si l'on veut dire que Sénèque, Burrhus et Traséas n'ont éprouvé ce malheur que pour avoir été trop gens de bien, qu'on cherche attentivement autour de Néron lui-même : on verra que tous ceux qui furent en grâce auprès de lui et qui s'y maintinrent par leur méchanceté n'eurent pas une fin meilleure. Qui a jamais entendu parler d'un amour aussi effréné, d'une affection aussi opiniâtre, qui a jamais vu d'homme aussi obstinément attaché à une femme que celui-là le fut à Poppée<sup>43</sup> ? Or il l'empoisonna lui-même. Sa mère, Agrippine, pour le placer sur le trône, avait tué son propre mari Claude ; elle avait tout entrepris et tout souffert pour le favoriser. Et cependant son fils, son nourrisson, celui-là qu'elle avait fait empereur de sa propre main<sup>44</sup>, lui ôta la vie après l'avoir souvent maltraitée. Personne ne nia qu'elle n'eût bien mérité cette punition, si elle avait été infligée par n'importe qui d'autre. Qui fut jamais plus facile à manier, plus simple et, pour mieux dire, plus niais que l'empereur Claude ? Qui fut jamais plus coiffé d'une femme que lui de Messaline ? Il la livra pourtant au bourreau. Les tyrans bêtes restent bêtes au point de ne jamais savoir faire le bien, mais je ne sais comment, à la fin, le peu qu'ils ont d'esprit se réveille en eux pour user de cruauté même envers leurs proches. On connaît assez le mot de celui-là<sup>45</sup> qui, voyant découverte la gorge de sa femme, de celle qu'il aimait le plus, sans laquelle il semblait qu'il ne pût vivre, lui adressa ce joli compliment : « Ce beau cou sera coupé tout à l'heure, si je l'ordonne. » Voilà pourquoi la

plupart des anciens tyrans ont presque tous été tués par leurs favoris : connaissant la nature de la tyrannie, ceux-ci n'étaient guère rassurés sur la volonté du tyran et se défiaient de sa puissance. C'est ainsi que Domitien fut tué par Stéphanus<sup>46</sup>, Commode par une de ses maîtresses<sup>47</sup>, Caracalla par le centurion Martial<sup>48</sup> excité par Macrin, et de même presque tous les autres<sup>49</sup>.

Certainement le tyran n'aime jamais, et n'est jamais aimé. L'amitié est un nom sacré, une chose sainte. Elle n'existe qu'entre gens de bien. Elle naît d'une mutuelle estime et s'entretient moins par les bienfaits que par l'honnêteté. Ce qui rend un ami sûr de l'autre, c'est la connaissance de son intégrité. Il en a pour garants son bon naturel, sa fidélité, sa constance. Il ne peut y avoir d'amitié là où se trouvent la cruauté, la déloyauté, l'injustice. Entre méchants, lorsqu'ils s'assemblent, c'est un complot et non une société. Ils ne s'aiment pas mais se craignent. Ils ne sont pas amis, mais complices.

Quand bien même cela ne serait pas, il serait difficile de trouver chez un tyran un amour sûr, parce qu'étant au-dessus de tous et n'ayant pas de pairs, il est déjà au-delà des bornes de l'amitié. Celle-ci fleurit dans l'égalité, dont la marche est toujours égale et ne peut jamais clocher. Voilà pourquoi il y a bien, comme on le dit, une espèce de bonne foi parmi les voleurs lors du partage du butin, parce qu'alors ils y sont tous pairs et compagnons. S'ils ne s'aiment pas, du moins se craignent-ils. Ils ne veulent pas amoindrir leur force en se désunissant.

Mais les favoris d'un tyran ne peuvent jamais compter sur lui parce qu'ils lui ont eux-mêmes appris qu'il peut tout, qu'aucun droit ni devoir ne l'oblige, qu'il est habitué à n'avoir pour raison que sa volonté, qu'il n'a pas d'égal et qu'il est le maître de tous. N'est-il pas déplorable que, malgré tant d'exemples éclatants, sachant le danger si présent, personne ne veuille tirer leçon des misères d'autrui et que tant de gens s'approchent encore si volontiers des tyrans ? Qu'il ne s'en trouve pas un pour avoir la prudence et le courage de leur dire, comme le renard de la fable au lion qui faisait le malade : « J'irais volontiers te rendre visite dans ta tanière ; mais je vois assez de traces de bêtes qui y entrent ; quant à celles qui en sortent, je n'en vois aucune.<sup>50</sup> »

Ces misérables voient reluire les trésors du tyran ; ils admirent, tout ébahis, les éclats de sa magnificence ; alléchés par cette lueur, ils s'approchent sans s'apercevoir qu'ils se jettent dans une flamme qui ne peut manquer de les dévorer. Ainsi le satyre imprudent de la fable, voyant briller le feu ravi par Prométhée, le trouva si beau qu'il alla le baiser et s'y brûla<sup>51</sup>. Ainsi le

papillon qui, espérant jouir de quelque plaisir, se jette au feu parce qu'il le voit briller, éprouve bientôt, comme dit Lucain, qu'il a aussi le pouvoir de brûler.

Mais supposons encore que ces mignons échappent aux mains de celui qu'ils servent, ils ne se sauvent jamais de celles du roi qui lui succède. S'il est bon, il leur faut alors rendre des comptes et se soumettre à la raison ; s'il est mauvais comme leur ancien maître, il ne peut manquer d'avoir aussi ses favoris qui, d'ordinaire, non contents de prendre leur place, leur arrachent aussi le plus souvent leurs biens et leur vie. Se peut-il donc qu'il se trouve quelqu'un qui, face à un tel péril et avec si peu de garanties, veuille prendre une position si malheureuse et servir avec tant de souffrances un maître aussi dangereux ?

Quelle peine, quel martyre, grand Dieu ! Être occupé nuit et jour à plaire à un homme, et se méfier de lui plus que de tout autre au monde. Avoir toujours l'œil aux aguets, l'oreille aux écoutes, pour épier d'où viendra le coup, pour découvrir les embûches, pour tâter la mine de ses concurrents, pour deviner le traître. Sourire à chacun et se méfier de tous, n'avoir ni ennemi ouvert ni ami assuré, montrer toujours un visage riant quand le cœur est transi ; ne pas pouvoir être joyeux, ni oser être triste !

Il est vraiment plaisant de considérer ce qui leur revient de ce grand tourment, et de voir le bien qu'ils peuvent attendre de leur peine et de leur vie misérable : ce n'est pas le tyran que le peuple accuse du mal qu'il souffre, mais bien ceux qui le gouvernent.

Ceux-là, les peuples, les nations, tous à l'envi jusqu'aux paysans, jusqu'aux laboureurs, connaissent leurs noms, décomptent leurs vices ; ils amassent sur eux mille outrages, mille insultes, mille jurons. Toutes les prières, toutes les malédictions sont contre eux. Tous les malheurs, toutes les pestes, toutes les famines leur sont comptées ; et si l'on fait parfois semblant de leur rendre hommage, dans le même temps on les maudit du fond du cœur et on les tient plus en horreur que des bêtes sauvages. Voilà la gloire, voilà l'honneur qu'ils recueillent de leurs services auprès des gens qui, s'ils pouvaient avoir chacun un morceau de leur corps, ne s'estimeraient pas encore satisfaits, ni même à demi consolés de leur souffrance. Même après leur mort, leurs survivants n'ont de cesse que le nom de ces mange-peuples<sup>52</sup> ne soit noirci de l'encre de mille plumes, et leur réputation déchirée dans mille livres. Même leurs os sont, pour ainsi dire, traînés dans la boue par la postérité, comme pour les punir encore après leur mort de leur méchante vie.

Apprenons donc ; apprenons à bien faire. Levons les yeux vers le ciel pour notre honneur ou pour l'amour de la vertu, mieux encore pour ceux du Dieu tout-puissant, fidèle témoin de nos actes et juge de nos fautes. Pour moi, je pense – et ne crois pas me tromper, puisque rien n'est plus contraire à un Dieu bon et libéral que la tyrannie, qu'il réserve là-bas tout exprès, pour les tyrans et leurs complices, quelque peine particulière.

# Biographie de l'auteur

Encyclopédie wikipédia

Fils d'un lieutenant particulier du sénéchal du Périgord, et d'une famille de magistrats, Étienne de La Boétie grandit dans un milieu éclairé. Son entourage est principalement composé de bourgeois cultivés. Peu d'informations sont connues sur l'enfance, l'éducation et les études de la Boétie. La Boétie est encore fort jeune à la mort de son père. L'enfant est élevé par son oncle Estienne, un prêtre, qui prend en charge l'éducation de son neveu. Il est pour ce dernier un second père, ce qui fait dire à Étienne « qu'il lui doit son institution et tout ce qu'il est et pouvait être ».

De nombreux auteurs prétendent que La Boétie a fait ses humanités classiques au collège de Guyenne à Bordeaux. Pourtant, l'historien de cette institution n'y a jamais rencontré le nom de la Boétie parmi les élèves de cet établissement. Vers la fin de ses humanités, La Boétie développe une passion pour la philologie antique qui l'attire comme elle attire d'ailleurs tout son siècle. Il compose en manière de délassement, des vers français, latins ou grecs. Il rédige vingt-neuf sonnets amoureux et devient plus tard le traducteur des ouvrages de Plutarque, Virgile et L'Arioste.

Par la suite il entame des études de droit à l'université d'Orléans. Au début de ses études universitaires ce jeune homme âgé de dix-huit ans seulement, écrit son premier ouvrage, qui deviendra plus tard la plus célèbre de ses œuvres, le fameux « Discours de la Servitude Volontaire ou Contr'un ».

Grâce à la réputation que la Boétie se fait au cours de ses études, il est admis en qualité de conseiller au parlement de Bordeaux en janvier 1553, deux ans avant l'âge légal, et obtient sa licence de droit le 23 septembre 1553. Le 13 décembre de la même année, il est élevé à l'office de Conseiller en la cour, et en 1554 il est nommé conseiller au Parlement de Bordeaux. À partir de 1560, La Boétie est chargé par Michel de L'Hospital d'intervenir dans diverses négociations pour parvenir à la paix dans les guerres de religion opposant Catholiques et Protestants. Entre-temps La Boétie se marie avec Marguerite de Carle, sœur de Lancelot de Carle, une veuve issue d'une famille considérée, et mère de deux enfants. Ces derniers sont le fruit du

mariage entre le frère de Michel de Montaigne, Thomas, et l'épouse de La Boétie.

Vers le milieu de l'année 1563 un mal terrible terrasse La Boétie ; « c'est un flux de ventre avec des tranchées ». Il s'agit d'une dysenterie qui s'aggrave rapidement. La peste et la famine avaient éclaté dans le Périgord. Montaigne suppose que son ami en a rapporté le germe.

Étienne de La Boétie tente de regagner le Médoc, où sont situées les terres de son épouse<sup>53</sup>. Il espère que l'air pur des champs hâtera son rétablissement, mais il doit s'arrêter en route, tellement les douleurs sont fortes. C'est chez son collègue au Parlement, Richard de Lestonnac, beau-frère de Montaigne, qu'il se repose. Il meurt peu après au Taillan-Médoc. Se rendant compte de la gravité de son état, Étienne de La Boétie dicte son testament. Il attend l'issue de la lutte avec courage et philosophie jusqu'à sa dernière heure. Dans une lettre adressée à son père, Montaigne décrit les particularités de cette maladie et de la fin de son ami. Il se met à calculer et termine sa lettre en des termes émouvants : « Le 18 du mois d'août de l'an 1563, Étienne de La Boétie expire. Il n'est âgé que de 32 ans 9 mois 17 jours ».

Le Discours de la servitude volontaire ou le Contr'un est un court réquisitoire contre la tyrannie, qui surprend par son érudition et sa profondeur, puisque rédigé par un jeune homme d'à peine 18 ans. Montaigne cherche à en connaître l'auteur : de sa rencontre avec La Boétie, naît alors une amitié qui va durer jusqu'à la mort de ce dernier.

Le texte de La Boétie pose la question de la légitimité de toute autorité sur une population et essaie d'analyser les raisons de la soumission de celle-ci (rapport domination/servitude). Les nombreux exemples tirés de l'Antiquité qui, comme de coutume à l'époque, illustrent son texte, lui permettent de critiquer, sous couvert d'érudition, la situation politique de son temps. Son manuscrit fut publié en 1576.

Quand Étienne de La Boétie mourut prématurément en 1563, Montaigne était à son chevet et c'est à l'intention de son ami qu'il écrivit le fameux chapitre sur l'amitié dans ses Essais. Montaigne rend ainsi un très beau témoignage de leur amitié au chapitre 28 du livre 1. Après avoir longuement développé la question sur l'amitié qui le liait à La Boétie, il finit par dire : « Au demeurant, ce que nous appelons ordinairement amis et amitié, ce ne sont qu'aquoinctances et familiarité nouées par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos âmes s'entretiennent. En l'amitié de laquelle je parle, elles se mêlent et se confondent l'une en l'autre, d'un mélange si

universel, qu'elles effacent, et ne retrouvent plus la cousture qui les a jointes. Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne se peut exprimer, qu'en respondant : Par ce que c'estoit luy, par ce que c'estoit moy ».

1 C'est ainsi qu'on nomme ordinairement les cimetières dans presque toute l'Italie. Celui de Naples est remarquable par sa singularité. Il est composé de 366 fosses très profondes. Chaque jour on en ouvre une, on y jette pêle-mêle, après les avoir dépouillés, les cadavres de ceux qui sont morts la veille, et le soir cette fosse est hermétiquement fermée pour n'être plus r'ouverte que le même jour de l'année suivante. Ceux qui ont assisté à cette réouverture assurent que, durant cette période, le terrain a entièrement dévoré les cadavres ensevelis et qu'il n'en reste plus aucun vestige.

2 Pour les rendre plus compréhensibles, il m'a fallu aussi les transformer en langage du jour. C'est un sacrilège ! diront quelques-uns ; et comme eux je le pense. Mais est-ce ma faute, à moi, si notre langue a perdu cette franchise et cette naïveté qui jadis en faisaient tout le charme ? Redevenons meilleurs, et peut-être retrouverons-nous pour l'expression de nos pensées une façon plus naturelle et plus attrayante.

3 Le plus célèbre des poètes anciens, duquel J.-M. Chénier a dit : *Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère* -

*Et depuis trois mille ans Homère respecté – Est jeune encore de gloire et d'immortalité.*

4 Cet Ulysse était roi lui-même. Comment n'aurait-il pas prêché pour le pouvoir d'un seul ? Excusons-le donc, suivant le désir de ce bon La Boétie ; excusons même si l'on veut tous ces plats courtisans qui, d'habitude, ont constamment défendu ce pouvoir pour se gorger aux budgets et s'engraisser de nos sueurs ; mais n'excusons jamais, stigmatisons plutôt ces vils hypocrites qui ont soufflé tour à tour le froid et le chaud, et crié, selon l'occurrence, *vive le roi, vive la ligue* ? ces bavards sempiternels, imposteurs effrontés qui ont tenu, si impudemment, et quelquefois du jour au lendemain, deux langages tout opposés ; en un mot *ces feseurs de discours à circonstance* dont le nombre a été si grand de nos jours, que l'énorme *Moniteur* lui-même, où ces exemples de bassesses et d'insolents mensonges fourmillent sous toutes les formes, ne nous en donne qu'une bien imparfaite collection.

5 Allusion au gouvernement de trente oligarques que les Spartiates, vainqueurs de la guerre de Péloponnèse, imposèrent aux Athéniens en 404. [N. E.]

6 Respectivement batailles de Marathon (490), des Thermopyles (480) et de Salamine (480). [N. E.]

7 Ne te l'ai-je pas dit, dans mon avant-propos, cher lecteur, que le prétendu nouveau en façon de dire n'est souvent que du réchauffé ? Te serais-tu attendu à trouver ici, si justement accouplés et appliqués par notre bon Étienne de La Boétie, ces deux mots : glorieuses journées que des misérables jongleurs, lâches flagorneurs du peuple, beuglèrent à tue-tête, en sortant, tremblottants d'effroi, de leurs caves, où ils s'étaient tenus cachés pendant les trois jours du grand mouvement populaire de juillet ? Ces deux mots ne furent donc pas de leur part une invention, mais bien une trouvaille qu'ils employèrent astucieusement pour duper les trop crédules et escamoter à leur profit la grande victoire ; ce qui se fit, note le bien, le soir même du 29 juillet 1830. Nos trois journées ne furent donc pas glorieuses, car il n'y a de vraiment glorieux que ce qui amène un résultat favorable au bonheur de l'humanité.

8 Ces miraculeux efforts se sont reproduits de nos jours et nous avons eu aussi nos Léonidas, nos Thémistocle et nos Miltiade. Mais, comme le dit fort judicieusement notre auteur, cela ne se voit que chez les peuples libres. Aussi, combien n'en trouverions-nous pas de ces traits héroïques, si nous voulions fouiller nos trop courtes annales républicaines. Il suffira d'en rappeler quelques-uns qui vraiment peuvent être mis en parallèle avec tout ce que l'histoire nous retrace de plus prodigieux.

9 *Argus, homme fabuleux à cent yeux*, dit le dictionnaire : *espion domestique*. Chez plusieurs peuples, ce mot se prononce argous. Je ne me pique pas d'être étymologiste ; mais, tout récemment, un journaliste, plus savant et plus malin que moi, a dit que ce mot venait d'*argoussin, chef des forçats* ; et il fit cette remarque fort spirituelle précisément, au moment où, sous un certain ministre, on se servit des forçats libérés pour former certaines bandes qui parcoururent les rues de la capitale et y jetèrent l'épouvante, en assommant indistinctement tous les passants.

10 Louis XV, l'un des plus crapuleux de ces gens-là, faisait enlever les jeunes jolies filles par ses valets de chambre Bontemps et Lebel, pour en peupler son parc aux cerfs. – Napoléon, plus franc et plus rond dans ses manières, choisissait dans la maison impériale d'Écouen, avec l'entente de la Campan, les demoiselles qu'il lui plaisait d'engrosser. Allez plutôt demander à un certain prince

allemand, qui pourra, s'enquérir auprès de mad. la princesse, sa femme, dont je tais, par discrétion, le premier nom de famille.

[11](#)Ainsi le firent en grandes coupes réglées, les grands brigands qu'on appelle si mal à propos des grands hommes ; Alexandre le Macédonien, Louis XIV et de nos jours surtout Napoléon.

[12](#)J'ai trouvé ces jours-ci, et certes par un pur hasard, ce passage cité et transcrit en entier, avec la plus grande exactitude et toute la pureté de son ancien style, dans un ouvrage publié récemment par M. le baron Bouvier du Molart, ex-préfet de Lyon et intitulé : *des causes du malaise qui se fait sentir dans la société en France* ; mais cet auteur, élève de l'empire, et par suite administrateur très digne de notre époque, n'est certainement pas un érudit ; car tout en citant et exaltant cet éloquent morceau, il l'a attribué à Montaigne, dans les œuvres duquel se trouve ordinairement le discours de La Boétie. Aurait-il ignoré ou mis en doute l'existence de ce dernier ? Ce n'est pas croyable. C'est donc une simple distraction ; il faut la pardonner à M. le baron ex-préfet, absorbé sans doute par les soins qu'a dû lui coûter cet énorme volume, où il a amoncelé, pêle-mêle, il est vrai, une politique et plusieurs documents statistiques très curieux pour arriver enfin à cette conclusion ; que, la trop grande population étant la cause première de notre malaise, il fallait se hâter d'employer tous les moyens, prendre toutes les mesures, mettre en usage toutes les ressources, voire les plus immorales, pour étouffer la procréation des prolétaires, en décimer même la race, du moins autant qu'il sera nécessaire d'en diminuer le nombre, pour garantir, conserver et augmenter même l'extrême aisance et les doux ébats de messieurs les jouisseurs et privilégiés de toute sorte.

[13](#)Saül [N. E.]

[14](#)Successeur de Solon à la tête d'Athènes, il s'empara du pouvoir en s'appuyant sur les petits paysans de la montagne. [N. E.]

[15](#)Le mot tyran exprimait jadis un titre et n'avait rien de flétrissant. Ce sont les brigands tels que Denys, qui lui valurent par la suite son odieuse acception. Au train dont vont les choses en Europe, il pourrait bien en arriver de même aux titres de : *roi, prince ou duc*.

[16](#)Alors les vénitiens étaient en république. Libres, ils devinrent puissants ; puissants, ils se firent riches : et corrompus par les richesses, ils retombèrent dans l'esclavage et l'avitissement. Ils sont aujourd'hui sous la *schlague autrichienne* comme presque tout le reste de cette belle Italie !! Autre preuve de *l'étiollement des espèces, des individus et des nations*.

[17](#)Ceci est pris d'un traité de Plutarque intitulé : Comment il faut nourrir les enfants, de la traduction d'Amiot

[18](#)Du cor « Huchet, dit Nicot, c'est un cornet dont on huche ou appelle les chiens et dont les postillons usent ordinairement. »

[19](#)Héraut d'Agamemnon, qui participa avec lui à la guerre de Troie. [N. E.]

[20](#)Voyez Hérodote, I. 7, page 422.

[21](#)Qui à tort, dans le texte, est appelé Gidarne.

[22](#)Peuple légendaire qui habitait un pays où le Soleil n'apparaissait pas et où Ulysse se rendit pour évoquer les morts et interroger le devin Tirésias. [N. E.]

[23](#)Dans la mythologie, personnification du Sarcasme, fille de la Nuit et sœur des Hespérides, selon Hésiode. [N. E.]

[24](#)Harmonius et Aristogiton : assassins de Pisistrate. Thrasybule : chassa les tyrans d'Athènes en 409. Brutus l'ancien et Valerius : fondateurs de la république. Dion : successeur de Denys comme tyran de Siracuse. [N. E.]

[25](#)Ainsi firent les fameux Girondins qui s'échappèrent de l'assemblée législative, le 20 juin 1792, pour se rendre aux Tuileries et y maîtriser la sainte insurrection populaire contre le tyran Capet. Ils sauvèrent celui-ci et sur ce trône même, qu'il était alors si facile de renverser, ils l'affublèrent du bonnet rouge que la tête d'un roi salissait et le firent boire à même à la bouteille. Par ce seul fait d'une politique astucieuse et froidement perfide, les Girondins auraient mérité le sort que plus tard ils subirent.

[26](#)Ceci s'applique à ravir à un trait caractéristique de notre histoire contemporaine auquel peu de

gens ont fait assez d'attention, si ce n'est les intrigants qui l'ont répété et mis à profit plus tard au grand détriment des intérêts populaires. Le voici : quand, à son retour miraculeux de l'île d'Elbe, Bonaparte éprouva les Bourbons sur leur trône, ces tyrans aux abois, transis de frayeur, ne sachant où donner de la tête, firent les rodomonts ; les uns allèrent faire leur bravade à Lyon, d'où ils décampèrent comme des lâches ; les autres tentèrent quelques arrestations à Paris et voulurent s'assurer notamment du fameux Fouché qu'ils soupçonnaient être d'intelligence avec le revenant qui causait leur effroi. Fouché se sauva de leurs griffes, se mit à l'abri de leur rage. Mais deux jours après on crut devoir traiter avec lui ; on lui décocha un agent diplomatique, le roué Vitrolles. A celui-ci Fouché tint ce propos qui montre l'astucieuse politique de ce misérable : « Sauvez le monarque, je me charge « de sauver la monarchie. » Et en effet, les Bourbons décampèrent, Bonaparte arriva avec sa manie de trôner aussi ; Fouché fut son ministre ; Fouché le trahit plus tard, et, s'entendant avec les alliés pour l'envoyer à Sainte-Hélène, il resta le ministre de cet autre roué, Louis XVIII, qui n'eût pas la moindre répugnance à travailler avec l'homme qui avait condamné son frère à mort et à forger avec lui les listes de prescription qui signalèrent son retour. Les sanglants antécédents de cet exécrationnable monstre convenaient en effet à l'hypocrisie et à la lâche cruauté de Louis XVIII, auquel il ne manquait que le courage du crime, pour être le plus féroce des tyrans.

27Ce n'est pas dans le livre : Des maladies que cite La Boétie mais bien dans un autre intitulé : *Sur les airs, les eaux et les lieux*, et dans lequel Hippocrate dit (§ 41) « Les plus belliqueux des peuples d'Asie Grecs ou barbares, son ceux qui, n'étant pas gouvernés despotiquement, vivent sous des rois absolus, ils sont nécessairement fort timides. » On trouve les mêmes pensées plus détaillées encore, dans le § 40 du même ouvrage.

28Une maladie pestilentielle s'étant répandue dans les armées d'Artaxerxès, roi de Perse, ce prince, conseillé de recouvrir dans cette occasion à l'assistance d'Hippocrate, écrivit à Hystanes, gouverneur de l'Hellespont pour le charger d'attirer Hippocrate à la cour de Perse, en lui offrant autant d'or qu'il voudrait, et en l'assurant, de la part du roi, qu'il irait de pair avec les plus grands seigneurs de Perse Hystanes exécuta ponctuellement cet ordre ; mais Hippocrate lui répondit aussitôt : « qu'il était pourvu de toutes les choses nécessaires à la vie, et qu'il ne lui était pas permis de jouir des richesses des Perses, ni d'employer son art à guérir des barbares qui étaient ennemis des Grecs. » La lettre d'Artaxerxès à Hystanes, celle d'Hystanes à Hippocrate, d'où sont tirées toutes ces particularités, se trouvent à la fin des œuvres d'Hippocrate.

29Réunion d'hommes du peuple, groupés et enrôlés de dix en dix, et nourris aux dépens du trésor public.

30Monnaie d'argent chez les Romains .

31Cet historien dit : « La plus vile portion du peuple habituée aux plaisirs du cirque et des théâtres, les plus corrompus des esclaves et ceux qui, ayant dissipé leurs biens, avides de désordres, n'étaient substantés que par les vices de Néron, tous furent plongés dans la douleur. »

32« Le jour des funérailles étant fixé, on lui éleva un bûcher dans le Champ-de- Mars, près du tombeau de Julie ; et vis-à-vis la tribune aux harangues un édifice doré sur le modèle du temple de Vénus-mère. On y voyait un lit d'ivoire couvert d'or et de pourpre, dont le chevet était surmonté d'un trophée et de la robe qu'il portait lorsqu'on le poignarda... Dans les jeux funéraires, on chanta des vers pour exciter la pitié pour César et l'indignation contre ses meurtriers... Pour tout éloge, Marc-Antoine fit prononcer par un héraut le senatus-consulte qui décernait à la fois à César tous les honneurs humains et divins et le serment par lequel ils s'étaient tous obligés à le défendre ; il n'y ajouta lui-même que peu de mots. Des magistrats en exercice ou sortis de fonctions portèrent le lit de parade dans la place publique ; les uns voulaient le brûler au Capitole, dans le sanctuaire de Jupiter, les autres dans la salle du sénat, bâtie par Pompée, lorsque tout à coup deux hommes, l'épée au côté, et armés de deux javelots, mirent le feu au lit avec des flambeaux. Aussitôt tous ceux d'alentour y entassèrent des branches sèches, les bancs, les sièges des juges et tous les présents qu'on avait apportés ; ensuite, les joueurs de flûte et les acteurs, dépouillant et déchirant les habits triomphaux dont ils s'étaient revêtus pour la cérémonie, les jetèrent dans la flamme ; les vétérans légionnaires y jetèrent les armes dont ils

s'étaient parés pour les funérailles, et la plupart des dames, les ornements qu'elles portaient et ceux de leurs enfants. Le deuil public fut extrême ; la multitude des nations étrangères y prit part ; chacune d'elles fit à sa manière des lamentations autour du bûcher et surtout les juifs qui le fréquentèrent plusieurs nuits consécutives. » (Suétone, vie de César, § 84.)

33Une colonne massive de près de vingt pieds, en pierres de Numidie, fut élevée ensuite dans la place publique avec l'inscription : Au Père de la patrie. (Suétone, vie de César, § 85.)

34Et nos rois de France, qui valaient bien Vespasien, ne guérissaient-ils pas les écrouelles ? Ce charlatanisme a duré bien longtemps, car il était encore usité au sacre de Louis XV (voir Lemontey). A ces momeries en ont succédé bien d'autres qui, pour être moins grossières, n'en sont pas moins pernicieuses pour les pauvres peuples.

35L'un des fils d'Éole. [N. E.]

36Par tout ce que La Boétie nous dit ici des fleurs de lys, de l'ampoule et de l'oriflamme, il est aisé de deviner ce qu'il pense véritablement des choses miraculeuses qu'on en conte. ET le bon Pasquier n'en jugeait point autrement que La Boétie : « Il y a en chaque république, nous dit-il (dans ses Recherches de la France, liv. VIII, C. XXI) plusieurs histoires que l'on tire d'une longue ancienneté, sans que le plus souvent l'on en puisse sonder la vraie origine ; et toutefois on les tient non seulement pour responsables, mais pour grandement autorisées et consacrées. De telles marques, nous en trouvons plusieurs tant en Grèce que dans la ville de Rome. Et de cette même façon nous avons presque attiré jusqu'à nous, l'ancienne opinion que nous eûmes de l'auriflamme, l'invention de nos fleurs de lys, que nous attribuons, à la divinité, et plusieurs autres telles choses, lesquelles, bien qu'elles ne soient aidées d'auteurs anciens, il est bienséant à tout bon citoyen de les croire pour la majesté de l'empire. » Tout cela, réduit à sa juste valeur, signifie que c'est par pure complaisance qu'il faut croire ces sortes de choses. Dans un autre endroit du même ouvrage (liv. II ch. XVII) Pasquier remarque qu'il y a eu « des rois de France qui ont eu pour armoiries trois crapauds ; mais que Clovis », pour rendre son royaume plus miraculeux, se « fit apporter par un ermite, comme par avertissement du ciel, les fleurs de lys, lesquelles se sont continuées jusques à nous. » Ce dernier passage n'a pas besoin de commentaire. L'auteur y déclare fort nettement et sans détour à qui l'on doit attribuer l'invention des fleurs de lys.

37Ce passage est l'unique précaution oratoire que La Boétie ait glissée dans son ouvrage, comme passeport aux vérités dures qu'il renferme. Je l'y ai fidèlement conservée. Au reste, cet ouvrage fut écrit sous le règne de François II ; il est toutefois possible que le souvenir récent de celui de Louis XII ait arraché cet hommage à l'auteur ; mais bien incapable d'apprécier à sa juste valeur ce fanfaron d'honneur, cet arlequin royal dont la phrase si vantée : *tout est perdu fors l'honneur*, se terminait par ce complément dégoûtant de fatuité... *et surtout ma personne qui est sauve de tout danger*.

38Sous le règne de Numa tomba du ciel un bouclier de bronze auquel, selon la sibille Egérie, était attaché le salut de Rome. Pour éviter qu'il ne fût volé, Numa en fit fabriquer onze copies, les ancilles. [N. E.]

39Un habile traducteur anglais a donné sur ce passage une note très curieuse et très utile pour ceux qui ne sauraient point ce que c'est que la corbeille d'Erisichthone. La voici en substance : « Callimaque dans son hymne à Cérès, parle d'une corbeille qu'on supposait descendre du ciel et qui était portée sur le soir dans le temple de cette déesse, lorsqu'on célébrait sa fête. Suidas dit que la cérémonie des corbeilles fut instituée sous le règne d'Erisichthone.

40Les habitants de la Cilicie, ancienne province de l'Asie Mineure qui fait aujourd'hui partie de la Turquie d'Asie.

41Burrhus : précepteur de Néron. Trazéas : sénateur, conseiller de Néron. [N. E.]

42Car un roi qui connaîtrait ses vrais intérêts ne saurait s'empêcher de voir que : « en appauvrissant ses sujets, il s'appauvrirait aussi certainement lui-même qu'un jardinier qui, après avoir cueilli le fruit de ses arbres, les couperait pour les vendre etc, etc... »

Ce fragment de note que j'extrahis d'une autre plus longue de Coste et dans laquelle il cite aussi Alexandre et Darius comme des feseurs de belles maximes, ne se rapporte qu'au mot appauvrir qui se trouve dans le texte. N'aurait-il pas pu l'étendre au mot détruire qui le suit ? et rappeler à ce sujet le

crime de Néron qui, pour son bon plaisir et comme passe-temps, fit mettre le feu à Rome, capitale de son empire, le tout pour voir quelle grimace feraient ses sujets ainsi grillés ?... De nos jours se passe-t-il des choses aussi épouvantables ?... Non, mais voyez le progrès de l'humanité ; si de son temps les canons et la poudre à tirer eussent été connus, Néron, je gage, se fut contenté de faire mitrailler les Romains, comme l'a fait en juillet 1830, Charles X, qu'on aurait, à juste titre, surnommé le mitrailleur, si depuis... mais chut !!!

43 Selon Suétone et Tacite, Néron dans un accès de colère la tua d'un coup de pied dans le ventre pendant le temps de sa grossesse. Tacite ajoute : Par passion plutôt que sur un fondement raisonnable, plusieurs écrivains ont publié que Poppée avait été empoisonnée par Néron.

44 «... Trois fois il essaya le poison, et la trouvant munie de préservatifs, il prépara un plafond qui devait se détendre artificiellement la nuit, et tomber sur elle pendant son sommeil. L'indiscrétion de ses complices éventa ce projet, et il imagina un vaisseau qui en s'ouvrant la noierait ou l'écraserait de ses débris, feignit donc de se réconcilier avec elle, et l'invita par des lettres très flatteuses à venir à Baïes, célébrer avec lui les fêtes de Pallas. Il la retint longtemps à table, après avoir chargé les capitaines des galères de fracasser, comme par un choc fortuit, celle qui l'avait amenée. A sa place, il lui offrit, pour retourner à Bauli, le vaisseau qu'on avait construit avec artifice. Il l'y conduisit avec gaieté, et même en se séparant d'elle, il lui baisa le sein. Il veilla le reste du temps, attendant avec une grande anxiété l'issue de son entreprise. Mais informé qu'elle avait mal réussi, et que sa mère était échappée à la nage, et ne sachant plus à quoi recourir, il profita de l'arrivée de L. Agerinus, affranchi d'Agrippine qui lui annonçait avec joie qu'elle était sauvée. Un poignard jeté furtivement à côté de lui fut le prétexte dont il se servit pour le faire saisir et enchaîner comme un assassin envoyé par sa mère ; et il la fit tuer aussitôt, voulant donner à croire qu'elle s'était dérobée par une mort volontaire à la découverte de son crime. » (Suétone, vie de Néron § 34.)

45 De Caligula, duquel Suétone a retracé la férocité en ces termes : « On peut juger de ses cruelles plaisanteries par celles-ci : Se tenant un jour debout auprès de la statue de Jupiter, il demanda à l'acteur tragique Appelle : *qui de Jupiter ou de moi te semble le plus grand ?* L'acteur, embarrassé, tardant trop à répondre, il le fit déchirer à coups de fouets, tout en faisant l'éloge de sa voix suppliante, dont la douceur n'était pas même altérée par les gémissements. Toutes les fois qu'il baisait le cou de sa femme ou de sa maîtresse, il ajoutait : *Un si beau cou sera tranché à mon premier ordre.* Il disait même qu'il n'épargnerait pas les plus cruelles tortures à Césonie, pour savoir d'elle pourquoi il l'aimait tant. » (Suétone, vie de Caligula, § 33).

46 « Voici à peu près tout ce qu'on a su sur les préparatifs et le genre de sa mort. Les conjurés restant indécis quand et comment ils l'attaqueraient, si c'était au bain ou à son souper ; Stéphanus intendant de Domitilla, alors accusé de malversations, leur offrit ses conseils et ses services. Pour écarter tout soupçon, il feignit d'avoir mal au bras gauche qu'il tint enveloppé de laine et de bandelettes durant quelques jours. A l'instant marqué il y cacha un poignard ce fut admis sous prétexte d'une conjuration qu'il voulait révéler. Il profita de l'intervalle où Domitien lisait avec étonnement le mémoire qu'il venait de lui remettre, pour lui percer les aînes. Quoique blessé, le tyran se défendait, lorsque Clodianus, décoré de la corne militaire (espèce de décoration de l'époque) Maximus affranchi de Parthénus, Saturius décurion de la chambre, et un gladiateur fondirent sur lui et lui firent sept blessures dont il expira. » (Suétone, vie de Domitien, § 17.)

47 Qui se nommait Marcia (V. Hérodien, liv X.)

48 Antonin Caracala, qu'un centurion, nommé Martial, tua d'un coup de poignard à l'instigation de Macrin, comme on peut le voir dans Hérodien (liv. 4 vers la fin).

49 La dégoûtante revue de tous ces empereurs romains, leur sale vie, leur férocité, leurs forfaits et leurs crimes, sont tellement atroces, qu'on voudrait pouvoir les révoquer en doute ; mais ils nous sont attestés par les historiens les plus dignes de foi. Nos tyrans modernes sont-ils moins cruels ? seraient-ils moins coupables parce qu'ils exercent leurs meurtres en grand ? Le *carcere duro* du bénin despote autrichien, le récent massacre des Polonais, le *règne de l'ordre* à Varsovie, seront-ils considérés par l'histoire comme moins infâmes que les crimes des empereurs romains ?... je ne le pense pas. Mais, de

nos temps, n'avons-nous pas eu nos Néron et nos Caligula. Une seule cour du nord, celle qui étouffe si bien les nations entières, ne nous présente-t-elle pas une série non interrompue d'assassinats dans le propre famille régnante ? Et ce fameux Ferdinand VII, dernier tyran de l'Espagne, n'a-t-il pas, comme Néron, tué sa première femme, *d'un coup de pied dans le ventre, pendant sa grossesse* ? n'a-t-il pas, nouveau Caligula, jeté une tasse de chocolat bouillant sur le sein de sa seconde fiancée « *pour voir seulement*, répondait-il froidement à son père Charles IV, *quelle grimace elle ferait* ». De tout temps, les tyrans ont été des vraies bêtes féroces.

[50](#)Ce bon Jean de Lafontaine, vrai jacobin du XVIIe siècle, a rendu ce même trait dans ces deux vers pleins de grâce :

..... Mais dans cet antre,  
je vois fort bien comme l'on entre  
et ne vois pas comme on en sort.

(Liv. 6, fable, 14.)

[51](#)Ceci est pris d'un traité de Plutarque intitulé : *Comment on pourra recevoir utilité de ses ennemis*, ch. 2, de la traduction d'Amiot, dont voici les propres paroles : « Le satyre voulut baiser et embrasser le feu la première fois qu'il le vit ; mais Prométhée lui cria : « *Bouquin, tu pleureras la barbe de ton menton, car il brûle quand on y touche.* »

[52](#)C'est le titre qu'on donne à un roi dans Homère (Illiade A, v. 341) et dont La Boétie régale très justement ces premiers ministres, ces intendants et surintendants des finances qui, par les impositions excessives et injustes dont ils accablent le peuple gâtent et dépeuplent les pays dont on leur a abandonné le soin, font bientôt d'un puissant royaume où florissaient les arts, l'agriculture et le commerce, un désert affreux où règnent la barbarie et la pauvreté, jettent le prince dans l'indigence, le rendant odieux à ce qui lui reste de sujets et méprisable à ses voisins.

[53](#)Le Château Castera à Saint-Germain-d'Esteuil.